

CHAPITRE 6

A COBOURG (SUITE) LES FUNERAILLES DE L'IMPERATRICE DOUAIRIERE MARIA FEODOROVNA (1928)

Janvier 1928 arriva. Peu à peu je repris la routine de mon travail au bureau. Les jours s'écoulaient, monotones. Seule l'arrivée du courrier apportait une certaine animation. L'événement le plus important était l'arrivée attendue et imminente de Sa Majesté Victoria Feodorovna, mais le temps se traînait.

Un matin, alors que j'étais au bureau, un policier se présenta et m'annonça qu'il avait avec lui un Russe dépourvu de papiers, qui parlait allemand et prétendait s'être échappé de Russie soviétique. Il était venu à Cobourg parce qu'il était porteur d'un message important destiné au « grand-duc Kirill ». Je demandai au policier de le faire entrer. La première impression produite par ce monsieur était négative. Non seulement il était pauvrement vêtu, mais il avait l'air vulgaire et pitoyable... mais que pouvait-on espérer voir arriver du paradis soviétique ? D'une manière générale, l'homme n'inspirait pas la sympathie.

De temps en temps, des Russes arrivaient à Cobourg à la recherche d'un emploi dans le sud de l'Allemagne. Ils venaient nous trouver et nous les aidions de notre mieux, puis ils disparaissaient. Mais ces gens étaient des émigrés. Or cet homme jurait qu'il arrivait directement de Russie et ce simple fait le rendait intéressant. Cependant, je n'écartai pas la possibilité qu'il fût un imposteur et un agent envoyé par les Soviets. Je l'interrogeai en présence du policier. Son histoire paraissait plausible. – il avait fui par Odessa et avait réussi à atteindre la Bessarabie, puis la Roumanie et enfin l'Allemagne à travers la Hongrie. Il savait que l'ancien commandant de son régiment pendant la guerre civile vivait à Fünfkirchen (Pecs) en Hongrie. Ce colonel s'appelait Ekimenko et c'était un homme avec lequel j'avais été en correspondance. Comme preuve de la véracité de ses dires, l'homme montra une lettre d'Ekimenko confirmant que le porteur était bien le lieutenant Katkov, un ancien officier de son régiment qu'il connaissait bien. On m'avait recommandé Ekimenko comme un officier au courage exceptionnel. Je dis au policier que j'avais l'impression que l'homme disait la vérité, ce qui sembla le satisfaire et il me confia l'individu.

Après le départ du policier, en présence de Nemirovitch, je questionnai Katkov sur la raison de sa visite à Cobourg. Il me fit un exposé détaillé sur l'existence d'une organisation secrète monarchiste à Odessa, composée principalement d'anciens membres de l'Armée des Volontaires. Ses principaux chefs avaient appris que le grand-duc Kirill Vladimirovitch s'était proclamé Empereur, si bien qu'ils avaient décidé d'envoyer à Sa Majesté celui d'entre eux en qui ils avaient le plus confiance. Leur intention était d'exprimer leur loyauté, d'établir des communications et de s'informer sur ce qu'ils pouvaient faire. Ils avaient choisi Katkov. A l'appui de ses affirmations, il tira un chiffon de sa poitrine dans lequel était cousu un papier. Il y était écrit à l'encre rouge ce que Katkov m'avait raconté ainsi que l'assurance qu'on pouvait lui faire confiance. Suivaient plusieurs signatures presque illisibles. Katkov expliqua que le document n'était pas écrit avec de l'encre mais avec du sang, afin de symboliser la loyauté de l'organisation envers Sa Majesté. Et tenir lieu de serment d'allégeance. Comme je ne connaissais pas les signatures, le document n'était qu'une maigre preuve d'authenticité. Katkov s'attendait à ma réaction, aussi me contra-t-il en affirmant qu'Ekimenko connaissait deux des signataires. Si cela était vrai, le document se voyait conférer une certaine valeur.

Nemirovitch et moi-même étions très réticents et, cependant, nous nous demandions quelle autre preuve nous pouvions exiger de lui. En effet, quelle meilleure preuve une organisation secrète pouvait-elle fournir sinon le nom de personnes connues dans l'émigration ? C'est ainsi que Katkov, leur homme de confiance, avait utilisé le nom du colonel Ekimenko comme référence. Mais la question se posait de savoir si le fait

qu'Ekimenko affirmait avoir connu Katkov était une preuve suffisante pour faire confiance à ce dernier. Katkov pouvait très bien avoir changé au cours des années.

Prisonnier de ces incertitudes, je répugnais à faire entière confiance à Katkov, si bien qu'avec Nemirovitch, je continuai à parler avec lui pour essayer de le prendre en défaut sur un point quelconque, mais, vers le soir, nous fûmes forcés d'admettre que notre impression générale était favorable. Il était au courant de la situation intérieure en Russie, en particulier, dans la région d'Odessa. Il fit un tableau exact du sort des Volontaires qui étaient restés en Russie après l'évacuation de l'armée Wrangel. Le but de son activité de conspirateur semblait bien être la restauration de la monarchie.

Par le fait du hasard, Biskoupsky arriva le lendemain. Lui aussi parla longuement avec Katkov, mais il ne réussit pas à détecter la moindre faille. Nous décidâmes donc d'exposer à Katkov, dans ses grandes lignes, l'idéologie de notre mouvement et de lui expliquer quelle propagande et quel genre d'aide son organisation pouvait nous apporter. Katkov promit qu'à son retour en Russie, il demanderait que fussent établis des contacts directs avec nous. Il pensait que sans l'autorisation de son organisation il ne pouvait pas nous donner une adresse secrète qui serait, de toute façon, inutile, puisque nous n'avions pas l'intention d'envoyer nos agents prendre contact avec son organisation. Nous lui confiâmes aussi quelques exemplaires des manifestes de Sa Majesté. Katkov n'essaya pas d'obtenir des renseignements secrets et parut satisfait de ce qu'il avait obtenu, mais il se dit déçu de n'avoir pas été présenté à Sa Majesté, ajoutant que ses chefs en seraient mécontents.

Katkov passa trois jours avec nous. Je lui donnai des vêtements et une modique somme d'argent. Il put se nourrir convenablement et se détendre – en cela il se montrait circonspect ; il ne demandait rien et paraissait se contenter de tout ce qu'on lui offrait.

J'écrivis immédiatement au colonel Ekimenko pour lui demander de nous fournir tous les renseignements qu'il possédait sur Katkov et lui dire notre surprise de n'avoir pas été prévenus de sa visite.

Comme Katkov était sans papiers, il lui fallait franchir les frontières clandestinement. Il accepta de m'envoyer des cartes pendant son voyage de retour. Quelques jours après son départ, je reçus de lui une carte annonçant qu'il avait réussi à franchir la frontière tchécoslovaque. C'était une carte collective signée par deux femmes et deux hommes. Elle était écrite en allemand et disait que tout allait bien et qu'ils buvaient de la bière à ma santé. La carte était de mauvais goût, mais je compris que c'était une ruse, et cette ruse n'était pas mauvaise. Quelques jours plus tard, je reçus une lettre d'Ekimenko expliquant que l'homme en question lui avait rendu visite et poursuivi sa route. Il me donnait aussi sur Katkov des renseignements rassurants datant de l'époque où ils avaient combattu ensemble. Il expliquait que c'était à la demande de Katkov qu'il ne m'avait pas mis au courant de la prochaine visite de ce dernier, « par souci de discrétion ». Jusque là, tout avait paru normal, mais, quelques semaines plus tard, je reçus une demande urgente de notre Représentant à Belgrade, B.N. Hitrovo. Celui-ci avait été convoqué par la police qui détenait un individu suspect dépourvu de papiers et qui prétendait venir de Cobourg, pour le compte du grand-duc Kirill Vladimirovitch qu'il connaissait bien. La police yougoslave le soupçonnait fort d'être un agent bolchevique et avait demandé à Hitrovo d'obtenir de moi la confirmation des dires de Katkov. Je mis immédiatement Hitrovo au courant des circonstances dans lesquelles j'avais fait la connaissance de Katkov. Je demandai à Hitrovo de se renseigner pour savoir si la police avait de solides raisons de suspecter Katkov ou si tout cela n'était que des suppositions. Je ne révélai pas que Katkov s'était présenté comme l'envoyé d'une organisation intérieure, précisant seulement que c'était un réfugié venu de Russie soviétique.

La réponse de Hitrovo me parvint rapidement : « La police possède des renseignements précis permettant d'identifier Katkov comme agent soviétique. » J'écrivis alors à Ekimenko qui me répondit qu'il avait du mal à croire que cette information était vraie. Il ajouta qu'il ne croyait pas que Katkov inventait l'existence de l'organisation intérieure, car il connaissait deux des hommes qui avaient signé le document de Katkov. Il réaffirma qu'il connaissait Katkov comme étant un officier anti-bolchevique, ajoutant toutefois, qu'à notre

époque, tout était possible. Les mois passèrent et j'oubliai Katkov. Puis, un jour, la police de Nüremberg me téléphona pour me dire qu'un Russe arrêté sans papiers voulait me parler. A l'autre bout du fil, j'entendis une voix familière me disant que c'était Katkov et que je le connaissais bien. La police l'avait arrêté parce que ses papiers n'étaient pas en règle. Il prétendait être en route pour venir me voir quand on l'avait arrêté, il ajouta que la police le relâcherait si je me portais garant pour lui. Je fus choqué par une telle audace et je lui dis que non seulement je ne me porterais pas garant, mais que je ne voulais plus entendre parler de lui. Notre conversation se déroulait en allemand et il était évident que la police nous écoutait si bien que Katkov raccrocha avant la fin de ma phrase.

Alors que je me trouvais à Belgrade, pendant l'été de cette même année, je demandai à Hitrovo de me dire tout ce qu'il avait appris par la police au sujet de Katkov. La police lui avait dit que l'homme avait été arrêté plusieurs fois pour avoir franchi la frontière illégalement et qu'il avait fait plusieurs allers et retours en Russie sans rencontrer apparemment de difficultés. En ce qui concernait sa visite à Cobourg, la police le soupçonnait d'avoir reçu une mission qui n'excluait pas l'assassinat du grand-duc. Sa Majesté étant absente de Cobourg au moment de sa visite, il n'avait pu remplir cette mission et avait alors essayé de retourner en URSS, mais il avait été arrêté par la police allemande. Cette anecdote montre combien il était difficile d'avoir des contacts avec les « forces intérieures », à supposer que de telles forces existassent.

Peu après, on m'informa que Sa Majesté Victoria Feodorovna viendrait à Cobourg en janvier 1928. En même temps arriva une lettre de Sa Majesté Kirill Vladimirovitch datée du 16 janvier à Cannes, dans laquelle il écrivait :

« Je vous envoie en urgence un pouvoir d'avoué. Montrez-le à Sa Majesté Victoria Feodorovna puis faites-le suivre à son destinataire. Je suis en retard dans les papiers de Vadkovsky car j'ai reçu de l'Association de la Russie Unie la critique ci-jointe de son activité qu'il faut prendre en considération. Lisez-la, s'il vous plaît, à Sa Majesté et demandez-lui sa réaction. Je pense partir pour Saint-Briac le dimanche 22 et arriverai là-bas le 26. J'ai rencontré le jeune Kazem-Bek ; excellente impression, un homme sérieux. J'ai rencontré peu de Russes et n'ai entendu aucune plainte. Je suis content de mon séjour.

Avec mes sentiments cordiaux, Kirill. »

Sa Majesté Victoria Feodorovna arriva à la date prévue. J'étais heureux de la revoir après tant de mois d'absence. A nouveau, elle souleva la question de savoir s'il fallait laisser la Chancellerie à Cobourg ou la déplacer à Saint-Briac. En principe, il était nécessaire de déménager la Chancellerie, car Sa Majesté Kirill Vladimirovitch avait du mal à se passer de secrétaire, mais l'argent était la cause d'un grand souci. Puis Victoria Feodorovna aborda la question de la fausse Anastasia Nikolaevna. Leurs Majestés savaient que c'était une imposture mais ils étaient curieux de connaître les positions adoptées par les cercles émigrés au sujet de cette femme. Ils étaient contrariés par la publication de la lettre adressée par le grand-duc André Vladimirovitch au duc de Leuchtenberg, lettre dans laquelle le grand-duc « admettait la possibilité » que cette « Schantzkovsky-Tchaïkovsky » fût la vraie grande-duchesse. Cette opinion avait servi les desseins des opportunistes qui s'efforçaient de soutenir les prétentions de cette femme afin que certaines banques lui débloquent de l'argent.

Leurs Majestés s'étaient toujours méfiées de l'activité politique d'André Vladimirovitch. Sa Majesté Kirill Vladimirovitch aimait en lui le frère et le considérait comme un homme extrêmement cultivé. André Vladimirovitch avait toujours essayé de soutenir son frère, mais son aide était souvent mal venue à cause de leurs divergences politiques. Les opinions de Kirill Vladimirovitch et de Victoria Feodorovna étaient plus libérales que les siennes. André Vladimirovitch était aussi facilement influencé par des gens qui essayaient d'obtenir son appui pour toutes sortes d'idées. Ces gens étaient d'une façon caractéristique opposés aux vues de Sa Majesté et beaucoup n'avaient aucun sens moral. A cette époque, André

Vladimirovitch était le représentant de Sa Majesté en France. Victoria Feodorovna craignait qu'en cette qualité, il ne donnât un aspect réactionnaire au Mouvement. Elle était forcée d'admettre, cependant, que c'était une bonne chose dans la mesure où il jouissait d'un grand respect auprès des Français et des classes supérieures de l'émigration.

Nous évoquâmes aussi mon prochain voyage au printemps en Hongrie et en Yougoslavie dont le but était de « d'assainir l'air » empoisonné par des querelles sans fin qui semaient le trouble.

Biskoupsky arriva le matin qui suivit le retour de Sa Majesté Victoria Feodorovna. Venu faire son rapport sur son activité au sein des cercles allemands, il voulait profiter de cette occasion pour obtenir le soutien de Sa Majesté pour mettre au point le texte d'un manifeste concernant le programme politique de Sa Majesté Kirill Vladimirovitch. Nous avons besoin de cette publication pour faire diffuser les vues de Sa Majesté sur la future monarchie légitimiste. Il fallait aussi officialiser ces conceptions afin de faire connaître au monde extérieur la pensée du prétendant au Trône de Russie. Nous rencontrions souvent des étrangers qui posaient la question : « Quelles sont les idées de Sa Majesté au sujet des différents aspects de l'organisation future de la Russie ? » Le manifeste nous permettrait de donner des réponses claires.

Sa Majesté Victoria Feodorovna vint nous retrouver, Biskoupsky, Nemirovitch et moi-même, dans le bureau de la Chancellerie. Nous connaissions déjà les idées de Sa Majesté Kirill Vladimirovitch sur l'organisation d'un Etat, mais il était important de faire paraître un exposé clair de sa position afin d'en éviter toute interprétation erronée. Avec soin, chaque point, chaque phrase furent pesés. Nous passâmes presque quatre heures à travailler avec Sa Majesté Victoria Feodorovna. Puis le texte fut dactylographié et le lendemain, il y eut une nouvelle réunion pour mettre au point la publication définitive et de nombreuses modifications furent apportées.

Cet effort accompli en commun avec Sa Majesté Victoria Feodorovna reste un souvenir très cher. Sa contribution à la mise au point du document fut essentielle. Ses remarques et ses corrections si précieuses révélaient la largeur de ses vues et sa grande érudition.

Sa Majesté Victoria Feodorovna remit personnellement le texte définitif à son mari qui l'approuva, mais il donna l'ordre de l'envoyer au Conseil de Sa Majesté à Paris. Ce Conseil comprenait plusieurs sénateurs. Sa Majesté fit ce commentaire : « Qu'ils se creusent la cervelle pour éplucher chaque point - nous verrons jusqu'où ils seront en désaccord avec nous. » Les sénateurs eurent très peu de désaccords « avec nous » et le manifeste fut imprimé et publié.

Je quittai Sa Majesté Victoria Feodorovna dans une humeur beaucoup plus joyeuse. Elle me dit qu'après mon voyage en Yougoslavie, je devrais aller à Saint-Briac passer l'été parce que tous les petits détails du travail fatiguaient et parfois même agaçaient Sa Majesté Kirill Vladimirovitch, mais il n'était pas content surtout parce qu'il devait décider lui-même qui recevoir ou ne pas recevoir sans qu'il y ait eu une vérification préliminaire, ce qui pouvait être dangereux.

Le 11 février 1928, Sa Majesté m'écrivit :

« Ci-joint la lettre de mon frère André. J'accède à sa requête et vous demande de préparer un document conférant le titre de Princesse à la femme du défunt grand-duc Michel Alexandrovitch, Natalia Sergueievna Brassova. Le document doit employer la même formule que celle utilisée dans le cas de mon frère André. Par le prochain courrier, je vous renverrai les papiers concernant Dementiev, Wrangle (KK) et Cie. Comme personnalités en vue, ils me font penser aux agents du Guépéou.

Kirill. »

Dans sa lettre suivante, datée du 20 février 1928, Sa Majesté écrit :

« Oui, C'est exact que mon frère André a reconnu dans la Tchaïkovsky la grande-duchesse Anastasia Nicolaevna. Il m'écrivit néanmoins qu'il n'avait pas officiellement autorisé (Sandro) Leuchtenberg à communiquer cette information à la presse. Manifestement, mon frère a été abusé. Il est étrange que la Tchaïkovsky n'ait été présentée à aucun autre membre de la Famille à Paris. Ils craignaient probablement que ce sale mensonge ne fût mis au jour. Il sera intéressant de suivre le procès de « Nacht Ausgabe » et de « Rundschau » (Note : dans le texte russe, ces noms sont écrits en allemand) et la révélation de l'imposture et des desseins des gens derrière la scène. Ces deux questions ne sont pas claires pour moi.

Que fait votre vénérable général B. ? Il se pourrait bien que ses amis (Orlov) soient tout simplement des agents du Guépéou car, étant donné sa crédulité, tout est possible.

Avec mes sentiments cordiaux, Kirill. »

Le jour de mon départ pour Budapest et Belgrade approchait. Ce ne serait pas un voyage particulièrement agréable, car il faudrait que j'enquête sur des querelles locales.

Notre représentant à Budapest était un certain Ter-Mateuzov. Il avait été choisi sur la recommandation de Biskoupsky à qui il avait réussi à faire croire qu'il pourrait obtenir un prêt du gouvernement hongrois s'il se voyait confier une responsabilité importante. La responsabilité lui avait été confiée, mais deux années s'étaient écoulées et il n'y avait toujours pas de prêt. Des plaintes avaient aussi commencé à affluer émanant de Russes de Hongrie mécontents d'être opprimés par Ter-Mateuzov qui profitait de sa situation officielle de représentant de Sa Majesté reconnu par les autorités locales. A mon bureau, ces plaintes s'accumulaient, attendant d'être vérifiées. Le problème essentiel consistait à déterminer si Ter-Mateuzov était vraiment une personnalité aussi négative que le disaient les lettres. Il fallait aussi éclaircir la question du prêt qui avait été promis.

Afin d'avoir une meilleure idée de la situation locale, je rencontrai les monarchistes les plus influents de Budapest, parmi lesquels le colonel F.Y. Fechner, le colonel prince S.D. Obolensky, l'ancien procureur Schmemann, les généraux M.F. Danilov et I.B. Choulguine. En Yougoslavie, la situation était encore plus complexe parce qu'il y avait dans ce pays des milliers de Russes. Notre premier représentant y avait été S.A. Stolypine, frère du célèbre Président du Conseil des ministres, P.A. Stolypine assassiné à Kiev. Lorsque Stolypine avait demandé à être relevé de ses fonctions pour des raisons de santé, il avait été remplacé par l'ancien gouverneur et écuyer chambellan, B.N. Hitrovo, homme très énergique et autoritaire. Très vite, Hitrovo se conduisit comme s'il ignorait que les Russes étaient des émigrés et comme s'il avait été nommé gouverneur de l'une des provinces de Russie. Des ordres et des instructions pleuvaient, accompagnés de menaces contre ceux qui n'obéiraient pas. D'abord, cela plut aux Russes ; ils regrettaient l'absence d'autorité et se soumirent de bonne grâce au « gouverneur », comme ils l'appelaient en plaisantant. Au bout de plusieurs mois, ils se lassèrent et plusieurs personnes de haut rang dans le passé, personnes qui étaient nombreuses, étaient vexées et outrées. Des malentendus surgirent et les plaintes affluèrent à mon bureau. Dans la plupart des cas, les exigences de Hitrovo étaient justifiées, mais il aurait dû les présenter avec plus de tact. Parfois, elles étaient irréalistes étant donné la situation dans laquelle se trouvaient les émigrés. Les choses étaient encore aggravées par la vanité et la nervosité de Hitrovo. Le désaccord était particulièrement grave avec le Représentant militaire, le vieux général Obrouchev. Comme ce dernier n'était pas subordonné à Hitrovo, il n'était pas facile de déterminer où s'arrêtait le domaine du représentant civil et où commençait celui du représentant militaire.

Au printemps de 1928, l'ancien commandant de l'Armée blanche, le lieutenant-général baron P.N. Wrangel, mourut. C'était une grande perte pour l'Association générale militaire russe (ROVS) parce qu'il était très populaire auprès des anciens membres de l'Armée des Volontaires. Ces derniers mois de sa vie, il habitait à Bruxelles et sa santé était mauvaise, mais personne ne pensait qu'il mourrait si vite. Sa mort soudaine fit naître beaucoup de rumeurs parmi les émigrés. Le bruit courut qu'il avait été empoisonné, ce qui expliquait son

indisposition chronique. Mais son entourage, dont le général Chatilov, le niait. Wrangel avait été le plus remarquable commandant en chef des Armées blanches pendant la Guerre civile. Alexeïev, Kornilov et Denikine ne le valaient pas. Je ne sais pas ce qu'il aurait pu faire de plus que ses successeurs, Koutepov et Miller. Devenus des émigrés travaillant dans différentes usines dispersées à travers la France, la Yougoslavie et la Bulgarie, qu'auraient pu faire les anciens cadres des Armées blanches pour lutter contre le communisme russe ? Comme cela est devenu évident maintenant : rien. Tout ce qu'on pouvait faire, c'était conserver l'esprit de lutte contre le communisme et éviter de mourir de faim. Mais, ces années-là, les Chefs blancs nourrissaient encore l'espoir d'une intervention ou d'un soulèvement populaire auxquels ils pourraient participer.

Après l'évacuation de la Crimée par l'Armée blanche, le rôle politique de Wrangel était terminé. Aucun gouvernement étranger ne voulut traiter avec lui, en particulier ni les Français, ni les Britanniques. Dans leurs pays, un courant s'était récemment manifesté, favorable à la reconnaissance des Soviets et à l'établissement de relations amicales avec eux. On n'avait plus besoin de Wrangel. Il était devenu inutile, et même gênant.

Sa Majesté avait toujours eu le plus grand respect pour Wrangel, car il reconnaissait ses mérites dans le combat mené contre les Bolcheviks. Il envoya un télégramme de condoléances à la veuve du général pour lui exprimer sa sympathie la plus sincère.

Je quittai Cobourg le 10 juin 1928. Quand j'arrivai à Budapest, la chaleur y était insupportable. J'annonçais mon arrivée au seul colonel Fechner que je connaissais depuis que nous nous étions rencontrés à Riga et qu'il s'arrêtait brièvement à Cobourg lorsqu'il se rendait à Pest. Je voulais obtenir de sa bouche des renseignements sur l'état d'esprit local afin de mieux m'orienter. La colonie russe de Budapest ne comprenait que trois cents personnes environ. Ils étaient pauvres et issus de classes sociales extrêmement diverses. Ils passaient leur temps en querelles, en particulier à propos des églises. Budapest comportait deux paroisses qui se chamaillaient au point d'en venir aux mains. C'était d'autant plus triste que cela se passait sous les yeux des Hongrois qui avaient de la sympathie pour les Russes, en particulier les Russes monarchistes, car la majorité des Hongrois étaient monarchistes.

Je m'installai chez les Fechner. Nous avions à peine eu le temps de nous asseoir pour parler que la sonnette tinta et le Représentant Ter-Mateuzov entra. C'était un homme élégamment vêtu qui approchait la trentaine. Son apparence était typiquement caucasienne. Il dit immédiatement son regret de ne pas avoir été mis au courant de mon arrivée, ajoutant qu'il aurait pu me trouver une excellente chambre dans le meilleur hôtel de Pest. Il était prêt à le faire même maintenant. Puis il offrit de m'échanger des marks allemands pour de l'argent hongrois à un taux extrêmement avantageux. Il proposa aussi de mettre une voiture à ma disposition. Il me tenta en m'offrant toutes sortes de faveurs. C'était le général Biskoupsky qui lui avait appris ma venue, mais comment il avait appris que j'étais descendu chez Fechner, ce n'était pas clair. Selon Fechner, les informateurs de Ter-Mateuzov le suivaient continuellement et ils l'avaient probablement vu m'attendre à la gare d'où il m'avait conduit chez lui.

Sachant que les Russes ne l'aimaient pas et que de nombreuses plaintes étaient adressées au Centre, Ter-Mateuzov essaya immédiatement de discréditer ses principaux ennemis, en particulier Fechner. Quand je lui parlai du prêt, il déclara que la question serait réglée dans les jours qui suivaient. Quand je lui demandai de me présenter aux personnes avec lesquelles il était en pourparlers, il répondit que malheureusement les principaux intéressés étaient absents de la ville, mais qu'il pouvait me faire rencontrer certaines autres personnes concernées. La rencontre n'eut jamais lieu par suite de circonstances que Ter-Mateuzov décrivit comme malencontreuses.

Mon impression générale était négative. Ter-Mateuzov était un homme insolent et rusé. Ma position était difficile parce qu'il était évident qu'il n'était pas l'homme qu'il fallait pour représenter notre Mouvement en Hongrie, mais on lui avait malheureusement déjà confié cette responsabilité. Il fallait l'en décharger aussi discrètement que possible. Son remplacement était important aussi pour des raisons de sécurité, car il avait des liens avec la

police et probablement avec son agent secret, rôle dans lequel il pouvait porter tort à des personnes aussi bien qu'à notre Mouvement. Mon appréhension devait se révéler fondée. Il fut la cause de beaucoup de difficultés pour Fechner, Obolensky et Choulguine. Au cours de cette première rencontre, je restai distant, dédaignant ses tentatives de séduction et déclinant ses invitations. Je rendis ensuite visite aux trois personnes que je viens de nommer et discutai avec elles de la situation en leur demandant conseil. D'un commun accord, nous décidâmes que, malgré les conséquences possibles, il fallait se débarrasser de Ter-Mateuzov et le remplacer par quelqu'un de plus respectable. C'est le rapport que je fis à Sa Majesté. Ter-Mateuzov fut mis sur la touche et remplacé par le juriste A.N. Schmemann.

C'est à cette époque que fut lancée, au sein de l'aristocratie et de la noblesse hongroises, l'idée d'un mariage entre la grande-duchesse Kira Kirillovna et l'archiduc Albrecht de Habsbourg. L'archiduc vivait de façon permanente dans le quartier Buda de Budapest. Sa mère était hongroise ; c'était la raison pour laquelle il était destiné à monter sur le trône de Hongrie. Les principaux partisans de cette union était une dame charmante mais exaltée, membre d'une famille hongroise éminente, et un important propriétaire terrien. Cette dame exprima le souhait de me rencontrer, puis avec elle et les Fechner, je fus invité à rendre visite à ce propriétaire. Il vivait dans son domaine non loin de Budapest. A cette époque, les propriétaires terriens hongrois menaient une vie qui ressemblait à celle des propriétaires russes avant la Révolution. Dans leur nid ancestral, ils poursuivaient une vie tranquille et mangeaient à leur faim, entourés de leurs vieux serviteurs. Tout en n'étant plus des serfs, les paysans fournissaient une main d'œuvre bon marché sur la propriété. Les paysans eux-mêmes possédaient peu de terres. Le style de vie des propriétaires hongrois sur leurs terres restait inchangé, comme si rien ne s'était passé dans le monde, ni guerres, ni révolutions. Après avoir brièvement subi le communisme de Bela Kun, ils commençaient, cependant, à craindre que leur existence heureuse ne termine bientôt. Ils se cramponnaient par conséquent au régent, l'amiral Horty, avec l'intention de le remplacer plus tard par un roi choisi par l'aristocratie.

Nos hôtes firent preuve d'une hospitalité chaleureuse, tout spécialement envers moi à cause de mon travail auprès de Sa Majesté. On m'offrit la place d'honneur. Ils nous donnèrent l'occasion d'apprécier la meilleure cuisine hongroise et un vin hongrois vieux de cent ans sorti de la cave du domaine et réservé aux occasions les plus solennelles. Puis on nous fit visiter la maison et admirer les portraits de famille et autres reliques familiales. La visite se termina par une promenade en calèche, tirée par une paire de magnifiques chevaux hongrois, ce qui nous permit de contempler le beau paysage offert par les champs et les forêts environnants. Pendant la promenade, la situation de la Hongrie, rendue difficile par la Guerre mondiale et la Révolution, fut abordée. La possibilité du rétablissement de la monarchie fut aussi évoquée. En conclusion, il apparut que ce serait un grand bénéfice pour tous si un rapprochement de la branche hongroise de la dynastie des Habsbourg avec la dynastie des Romanov pouvait se réaliser, c'est-à-dire si un mariage de l'archiduc Albrecht avec la grande-duchesse Kira Kirillovna pouvait se faire et si Kira Kirillovna devenait leur reine.

Je ne comprenais pas très bien pourquoi ces gens tenaient tant à avoir Kira Kirillovna comme reine puisqu'ils étaient catholiques. Apparemment, ils avaient le sentiment que ce n'était pas un obstacle insurmontable, car Kira Kirillovna ne refuserait probablement pas de se faire catholique. Ils avaient beaucoup entendu vanter ses qualités morales et sa beauté. Selon eux, l'archiduc était favorable à l'idée d'épouser Kira Kirillovna. De toute évidence, le moment était venu de se renseigner sur les sentiments de Kira Kirillovna et de ses parents à ce sujet. Je fus chargé d'éclaircir cette question.

Pour prouver que la société hongroise était favorable à ce mariage, on me chargea de remettre à la grande-duchesse et à Leurs Majestés une liste de plus de deux cents signatures des familles hongroises les plus éminentes. Les signatures accompagnaient une adresse priant Leurs Majestés de donner leur consentement au mariage de la grande-duchesse Kira Kirillovna avec l'archiduc Albrecht dans leur propre intérêt et dans l'intérêt du

peuple hongrois. A mon retour à Saint-Briac, je remis le tout à la grande-duchesse et à Leurs Majestés. Ils acceptèrent de rencontrer l'archiduc Albrecht pour discuter avec lui de cette proposition.

L'archiduc choisit le colonel Fechner comme agent de liaison avec Saint-Briac, mais, au bout d'un an, il n'y avait toujours aucun résultat. Finalement, au printemps de 1929, Fechner m'écrivit que l'archiduc demandait qu'une personne de l'entourage de Leurs Majestés vienne l'instruire sur la dynastie russe, sur son passé historique et sur la situation présente en Russie. Cette demande fut probablement faite à la suggestion de Fechner et de la dame hongroise déjà citée. Leurs Majestés avaient l'impression que tout cela n'était pas sérieux, mais ils acceptèrent néanmoins de m'envoyer voir l'archiduc. Il me reçut fort aimablement dans son palais de Buda. C'était un bel homme raffiné et doué d'un grand charme. Il me questionna longuement sur les membres de la dynastie des Romanov, sur les arbres généalogiques de Kirill Vladimirovitch et Victoria Feodorovna, sur les membres de leur famille. Il voulut savoir comment et où ils vivaient, il souhaitait être renseigné sur la mort de la Famille impériale pendant la Révolution et sur les événements actuels en Russie. L'archiduc était apparemment intrigué par mes réponses, tout, inexplicablement, paraissait être nouveau pour lui. Il exprima le désir de rencontrer toute la Famille le plus tôt possible et précisa qu'il allait écrire à Leurs Majestés.

Le mariage ne fut naturellement pas évoqué. J'avais toujours le sentiment que son souhait de me voir lui rendre visite et son désir de rencontrer la Famille n'étaient pas l'expression de ses vrais sentiments, mais l'accomplissement d'un devoir nécessaire pour satisfaire l'opinion publique. Comme on pouvait le prévoir, la rencontre de l'archiduc avec Leurs Majestés et la grande-duchesse n'eut jamais lieu. Plusieurs années plus tard, l'archiduc épousa une roturière. Sa popularité souffrit énormément de ce mariage morganatique. Les événements ultérieurs devaient démontrer que même si la grande-duchesse avait épousé l'archiduc, elle ne serait pas devenue reine de Hongrie.

Après être retourné dans la moitié Pest de Budapest, je poursuivis mon enquête sur la situation des Russes en Hongrie. On me montra les casernes où, par suite de la crise du logement, la ville les logeait gratuitement. Ces casernes avaient un aspect misérable. Elles étaient faites de planches de bois et n'avaient ni plancher ni plafond. Elles étaient chauffées par des petits poêles de fonte qui servaient aussi pour faire la cuisine. Il n'y avait ni eau courante, ni toilettes intérieures. Pour avoir de l'eau, il fallait aller à la pompe la plus proche. Chaque baraquement comprenait deux petites pièces. Chacun d'eux hébergeait plusieurs personnes. Parfois deux familles vivaient dans la même pièce, ou bien une famille et plusieurs célibataires. Après avoir traversé en Russie la guerre civile dans des conditions extrêmement difficiles, les habitants se disaient heureux même dans ces baraquements. Ils s'adaptaient tant bien que mal et ne souffraient ni du froid de l'hiver, ni du mauvais temps de l'automne. Ils s'estimaient heureux d'avoir ces logements, surtout gratuitement. Leur souci principal, c'était que la ville ne veuille démolir ces baraquements, car ils ne sauraient alors où aller. On ne pouvait guère leur reprocher les querelles et les chamailleries qui se produisaient fréquemment.

Les Russes en Hongrie avaient beaucoup de mal à trouver du travail à cause de la mauvaise situation économique du pays. Ils étaient en proie à la misère. Pendant la saison d'été, ceux qui étaient jeunes et vigoureux gagnaient un peu d'argent en déchargeant de lourds sacs de sel des péniches. On peut dire sans exagérer que c'était un travail de forçat. Le sel imprégnait les sacs et, au contact de la transpiration du corps, il attaquait la peau. Des ampoules apparaissaient et elles s'infectaient en crevant. Ces manoeuvres essayaient de se protéger le dos avec des chiffons, mais c'était peu efficace. Beaucoup tombaient malades à cause de ce travail qu'ils étaient obligés de reprendre dès qu'ils étaient guéris.

Alors que la majorité des Russes vivaient dans la misère, il s'en trouvait qui avaient d'excellents emplois. La condition indispensable pour en obtenir un était d'avoir une origine noble, un titre, un rang ou d'avoir occupé dans le passé une situation importante. Les magnats et les propriétaires hongrois invitaient volontiers les privilégiés à vivre dans leur

domaine. Ils tiraient satisfaction d'avoir comme hôte permanent un émigré distingué. Tel était le cas de Golitzyne-Mouravline père et fils, du général Danilov et de A.N. Schmemann.

A.N. Schmemann vint me voir à Pest. Il était considéré comme un candidat valable pour devenir notre Représentant. Il m'invita à déjeuner dans un club de magnats hongrois. Il était devenu membre de ce club sur la recommandation du magnat influent chez lequel il logeait. Normalement il eût été difficile pour un Russe d'être admis dans ce club. Situé au milieu d'un beau parc, le bâtiment abritant le club était assez imposant. Le mobilier comportait de belles pièces d'antiquités et des portraits de Hongrois célèbres ornaient les murs. La nourriture y était excellente.

La situation de la haute aristocratie dans ce pays était celle des princes souverains de la vieille Allemagne ou des boyards de la Russie médiévale. Même alors, les aristocrates de haut rang s'adressaient aux nobles ordinaires en employant le tutoiement familier alors que ces derniers les vouvoyaient respectueusement. C'était ainsi que les empereurs de Russie s'adressaient à leurs sujets.

Mon séjour d'une semaine à Pest fut fatigant non seulement à cause de la chaleur mais aussi parce qu'il me fallut écouter des plaintes interminables. Je réussis néanmoins à faire connaissance avec cette ville intéressante. Budapest est formée de deux villes jumelles : Buda située sur les hautes rives du Danube et Pest dans la plaine. Buda était le centre administratif alors que Pest était le quartier commercial et résidentiel.

Je me rendis à Belgrade en bateau. C'était la première fois que je prenais un bateau sur le Danube. Ses eaux renommées pour être « bleues » ne sont en réalité pas du tout de cette couleur. Je pris plaisir à rester assis sur le pont supérieur à regarder défilier les rives. Les villes et le paysage étaient pittoresques mais tellement semblables que cela en devenait monotone.

Vers le soir, le bateau accosta à Belgrade. Je fus accueilli par notre Représentant B.N. Hitrovo, notre Représentant militaire le général Obrouchev et plusieurs autres cadres de notre organisation. Je logeai chez Hitrovo, ce qui réduisait considérablement mes dépenses. J'ai dit plus haut que Hitrovo était un Représentant très respecté et énergique mais, à cause de son ambition et de son arrogance, il n'était pas aimé.

Hitrovo profita de ma visite pour accroître le prestige de l'administration du Mouvement. Il me témoignait le plus grand respect et ne m'appelait que « le boyard de Sa Majesté ». Il m'entraîna dans un tel tourbillon d'activités que je n'avais pas une minute à moi en dehors de son programme et ne pouvais rencontrer que les gens qu'il avait choisis. C'étaient exclusivement des personnes de haut rang, pas des émigrés ordinaires. A cause de son irritabilité et de sa nervosité, il était en mauvais termes avec beaucoup d'émigrés si bien qu'ils refusaient de venir me rencontrer chez lui.

Tout cela me plaçait dans une situation délicate car, d'un côté, il fallait que je soutienne l'autorité de Hitrovo et sois d'accord avec son programme et, d'autre part, je ne pouvais pas ne pas tenir compte de ses opposants. J'étais venu avec l'intention d'apaiser les tensions, mais je m'étais laissé emprisonner dans son programme si bien que je ne faisais que les envenimer.

Hitrovo m'annonça qu'il donnait une réception en mon honneur chez lui le dimanche à laquelle étaient conviés tous les légitimistes qui souhaitaient me rencontrer. Bien que son initiative fût appréciée, il y avait beaucoup de gens intéressants qui désiraient me voir personnellement, mais qui ne voulaient pas être les hôtes de Hitrovo. Je faisais de mon mieux pour respecter le programme de Hitrovo, mais il fallait tout de même que je lui dise fermement que j'avais l'intention de rendre visite à d'autres personnes que je pensais utiles à notre Mouvement et que cela serait tout à son avantage car sinon, les sentiments déjà hostiles à son égard n'en seraient qu'exacerbés. Il fut mécontent, mais il n'y avait pas d'autre solution.

Beaucoup de Russes vivaient à Belgrade. Bien qu'elle fût la capitale de la Yougoslavie, la ville était encore provinciale. Elle me rappelait une capitale de province russe. Ma visite fit sensation, pas seulement parmi les légitimistes, mais aussi chez les Russes en général. Le

bruit courut que ma visite signifiait que Sa Majesté allait développer ses activités. Les agents de renseignements des différentes organisations d'émigrés russes me prenaient en filature. Dès que je mettais le pied dans la rue, ils vérifiaient où j'allais. Dans les cercles russes, on savait immédiatement qui j'avais rencontré, à qui j'avais parlé et ce que j'avais dit, tout cela déformé et mal interprété.

Les Russes en Yougoslavie, en particulier ceux de Belgrade, vivaient assez bien. Presque tous les membres de l'intelligentsia et les officiers étaient employés par l'Etat ou la ville. Le populaire Roi-libérateur, Alexandre Ier, protégeait les Russes en souvenir de l'amitié qui liait la Russie impériale à la Serbie. La Yougoslavie ne reconnaissait pas le gouvernement des Soviets, mais ce n'était pas pour cette seule raison que les Russes se voyaient offrir des emplois dans les services gouvernementaux. Il y avait une pénurie d'intellectuels serbes formés à ce genre de travail, si bien qu'il était avantageux pour le gouvernement d'utiliser des professeurs, des médecins, des ingénieurs, des officiers et des architectes russes. Grâce à ces Russes, Belgrade se développait rapidement et devenait de plus en plus le centre culturel du pays.

Je pris la parole au cours de réceptions et de dîners, j'expliquai la situation en Russie, la croissance de notre Mouvement et je parlais de Leurs Majestés et de leurs enfants. On attendait de moi des renseignements encourageants et des réponses à la question la plus vitale : « Quand pouvait-on espérer retourner au plus tôt dans une Russie libérée des Bolcheviks ? » Comment pouvais-je répondre à cette question avec la moindre certitude ? J'essayai de les reconforter, mais, en même temps, je ne voulais pas faire naître de faux espoirs qui auraient porté tort à la lutte contre les Bolcheviks. Je ne sais si je remplis correctement cette tâche, mais je sais qu'après mon départ, l'état d'esprit à Belgrade était plus optimiste et je m'étais fait beaucoup de nouveaux amis. En réfléchissant aux relations qui régnaient entre nos deux représentants, j'en tirai la conclusion qu'aucun des deux, en dépit de leurs qualités remarquables, n'était fait pour le poste qu'il occupait. On ne pouvait songer à les évincer ; il fallait qu'ils partent de leur propre gré.

J'en vins aussi à conclure que le représentant militaire devait être subordonné au représentant civil, car ce dernier avait un rôle diplomatique à jouer. Il nous fallait nous structurer sur le modèle des représentations étrangères, c'est-à-dire avec un ambassadeur et un attaché militaire.

Le président de l' « Union de la Jeune Russie », Iseev, accompagné des membres du Conseil, vinrent me voir. Ils se révélèrent être un groupe sérieux et cultivé. Il est intéressant de noter qu'en Yougoslavie, les jeunes gens étaient beaucoup plus conservateurs qu'en France. Les jeunes Russes en France avaient un esprit beaucoup plus libéral, avec des tendances de gauche.

Lorsque le programme à Belgrade fut rempli, Hitrovo m'emmena à Novi-Sad où se trouvait une nombreuse colonie russe. Nous quittâmes Belgrade tôt le matin et comme il seyait à un « boyard » et « représentant » de Sa Majesté, nous voyageâmes en première classe dans un train express. Alors que le train approchait du quai, je vis un groupe de gens en tenue d'apparat attendant (probablement) quelque haut dignitaire. Parmi eux, on distinguait un vieux général, la poitrine barrée d'une écharpe et couverte de décorations et d'étoiles. Entre l'endroit où se tenait ce groupe et l'entrée principale de la gare, on avait déroulé un tapis rouge. J'en conclus que notre arrivée coïncidait avec celle de quelques personnalités importantes. Lorsque le train s'arrêta et que nous commençâmes à descendre du wagon, à ma grande stupéfaction, le groupe s'approcha rapidement de nous, le général salua et, la main sur la visière de sa casquette, se mit à me faire un rapport. Je cachai ma surprise devant cet accueil, sachant très bien que c'était une occasion solennelle qu'il fallait prendre au sérieux, et d'autant plus quand je sus qu'il s'agissait du célèbre général Irmanov, héros de la guerre russo-japonaise et de la Première Guerre mondiale, décoré des ordres de Saint Georges de 4^e et 3^e classe sans parler des autres décorations gagnées au combat, y compris la croix de Saint Vladimir de 2^e classe et de l'Aigle blanc avec épées.

On me les présenta tous. Bien qu'ils ne fussent pas nécessairement de rang élevé, c'étaient tous des gens influents. J'étais tant soit peu déconcerté par la déférence qu'ils me témoignaient. Hitrovo était content, il avait l'impression d'être un vrai « gouverneur ». Après les présentations, nous gagnâmes les automobiles en parcourant le tapis rouge à travers les salles de réception de la gare. Les passants nous regardaient avec une grande curiosité. Il ne manquait que la musique.

Ce genre d'accueil pour les représentants des émigrés russes n'était possible que dans les Balkans. De toutes manières, les organisateurs, en particulier le général Irmanov, étaient très fiers du résultat. Hitrovo les remercia pour l'excellente organisation. Je fus forcé de faire comme si je ne m'étais pas attendu à moins.

Notre première visite fut pour l'appartement du général Irmanov où nous fîmes la connaissance de sa gracieuse femme et de beaucoup d'autres personnes auxquelles on avait accordé un congé. Bien qu'il ne fût que 11 heures du matin, on nous servit du thé, des petits gâteaux, des pâtisseries, des fruits et beaucoup d'autres choses. On nous offrit aussi des vins doux. Toute cette magnifique hospitalité venait du cœur. Privilège de l'hôtesse, la femme du général s'empara de moi. Elle me servait avec beaucoup de grâce tout en me parlant de la santé de son mari qui lui causait beaucoup d'inquiétude. Elle me dit combien l'équitation manquait au général qui avait pratiqué ce sport toute sa vie. « Et maintenant !, s'exclama-t-elle, Imaginez-vous ce qu'il a inventé ? Il retourne une chaise, monte dessus à califourchon et fait le tour de la pièce au galop. Toutes mes chaises sont cassées ! » J'essayai de la reconforter en lui disant que cet exercice était bon pour la santé du général car il fait marcher tous les muscles des jambes et des bras. Elle fut contente de mes commentaires tout en sachant que la conduite de son mari était stupide.

Au bout d'une demi-heure, on me dit qu'il était temps de partir pour le déjeuner prévu chez l'agent régional G.A. Vichnevsky. Ce dernier était un homme exceptionnellement gentil et cultivé. Il était juriste et en Russie il avait été juge dans une des villes de province.

L'espace étant restreint, le repas ne réunit qu'un petit groupe choisi de personnes. On servit des plats russes traditionnels, merveilleusement préparés par les soins conjoints de l'hôtesse et d'autres dames : d'innombrables hors-d'œuvre, un potage aux pirojki, un magnifique rôti, de la glace et des gâteaux. Tout cela arrosé de vodka, de vin et de vins de dessert.

Toute l'assemblée prenait plaisir à la conversation agréable et aux excellents mets. Il était difficile de se concentrer sur des sujets sérieux concernant la politique et les problèmes locaux, c'était pourtant nécessaire car le déjeuner devait être suivi d'une réception générale. Il arriva un grand nombre de nouveaux invités qui avaient terminé leur travail. Ils voulaient tous me parler et avoir une réponse aux mêmes questions : « Comment vont Sa Majesté et sa Famille ? » et « Quelles sont les perspectives de retour dans la patrie ? » Ils avaient le mal du pays. Il m'était pénible de parler sans discontinuer. J'étais content d'apprendre qu'à Novi Sad il n'y avait pas beaucoup de mésentente, ni de mécontentement parmi les Russes et peu se plaignaient. Dans une large mesure, cela était dû à Vichnevsky qui savait s'entendre avec tout le monde et qui, par conséquent, était aimé de tous.

Notre train partait à 6 heures, si bien qu'après des adieux chaleureux, je me mis en route vers la gare. Nous traversâmes à nouveau les salons, mais cette fois sans tapis rouge. Nous étions néanmoins accompagnés par une foule d'environ cent cinquante personnes. Tout le monde me souhaita bonne chance, me serra la main et me donna l'accolade. Ils me chargèrent de transmettre leurs sentiments d'amour et de loyauté à Sa Majesté et à Sa Famille. Je partis en gardant une excellente impression, tout en sachant que ce n'était pas moi personnellement qui attirais ces gens, mais leur amour pour la monarchie. Je regrettais d'être obligé de les quitter.

A Belgrade, je rencontrai plusieurs fois l'ingénieur militaire général N.N. Djoukovsky. Hitrovo et lui étaient des ennemis jurés, si bien que Hitrovo considérait mes rencontres avec Djoukovsky comme un affront personnel, mais je n'avais aucune raison de négliger celui-ci. Quelques années auparavant, il était venu à Cobourg pour se présenter à Sa Majesté. Nous

avons été impressionnés par la présentation de ses idées sur le combat à mener contre les Bolcheviks. Sa spécialité était l'exploitation des gaz toxiques et des radiations mortelles. Il considérait que, dans la lutte contre les agents bolcheviques, cette sorte d'invention devait être utilisée, car seule la terreur pourrait forcer à abandonner le pouvoir concentré dans les mains d'une poignée de gens. Si on pouvait liquider des gens comme Staline et sa clique, le communisme périrait avec eux et le peuple russe serait libéré.

Travaillant comme ingénieur pour la ville, Djoukovsky prétendait qu'il trouverait facilement un endroit où effectuer secrètement des essais. En parlant de ses inventions, il nous présenta les calculs et les formules sur lesquels ses inventions étaient basées, si bien qu'il n'y avait guère de raison de douter de ses affirmations. C'était, après tout, un ingénieur militaire diplômé de l'Académie militaire d'ingénieurs, très hautement cotée, probablement la meilleure école d'ingénieurs en Russie et, depuis plusieurs années, il occupait le poste d'ingénieur de la ville à Belgrade. Quand il s'agissait de questions aussi confidentielles, il fallait communiquer dans la plus grande discrétion, si bien que pour la liaison avec Djoukovsky, j'utilisais un code et une adresse secrète. En vérité, actuellement nous n'avons aucunement besoin d'armes aussi dangereuses, mais on ne savait jamais ce qui pouvait arriver dans l'avenir et Djoukovsky et ses inventions étaient gardés en réserve.

Djoukovsky avait besoin que nous lui donnions de l'argent pour ses essais, mais il ne pouvait imaginer dépenser les fonds autrement que suivant les instructions de Sa Majesté. Il avait écrit souvent après sa visite à Cobourg. Ses lettres étaient obscures, probablement pour des raisons de sécurité, si bien qu'il m'était difficile d'y répondre. J'étais convaincu que nous ne devions pas échanger une correspondance fréquente. Comme nous n'avons pas un besoin immédiat de ses inventions et ne pouvions lui apporter de soutien financier, il eût été préférable de ne pas correspondre du tout. J'avais décidé d'avoir avec lui un entretien sérieux lors de mon passage à Belgrade pour lui demander de cesser d'écrire. Je réussis, je pense, à atteindre cet objectif sans le vexer.

Les dix jours ennuyeux à Belgrade s'étaient écoulés assez vite. Il était temps de partir. Mes adieux avec Hitrovo furent cordiaux. Le plus délicatement possible, je lui conseillai d'éviter l'émotivité parce que cela nuisait à sa santé, il devait être tolérant en ce qui concernait les manifestations de la vie des émigrés, même si elles n'étaient pas de son goût. Je partais satisfait, parce que je sentais que mon expérience dans les relations avec les gens sur place avait progressé et aussi parce que j'avais compris qu'il était important de connaître personnellement les chefs de notre administration ainsi que les gens avec qui nous avons à faire. On peut se faire des idées très erronées si l'on se base sur la seule correspondance.

De Belgrade, j'allai à Munich pour rencontrer Biskoupsky. Il avait déjà reçu une lettre de Ter Mateuzov qui se plaignait de moi. Il expliquait que c'était à cause de moi qu'il n'avait pas pu obtenir le prêt et que maintenant, tout était perdu, ; il ajoutait que si son autorité personnelle était soutenue par une lettre de Sa Majesté lui exprimant des remerciements pour son activité, il voulait bien essayer de redresser la situation. Je fis tout ce qui était en mon pouvoir pour convaincre Biskoupsky qu'il avait tort de faire confiance à Ter Mateuzov, j'expliquai que celui-ci était tout simplement dans l'incapacité d'obtenir un prêt, il était indispensable de se débarrasser de lui sans tarder.

Le 15 juillet 1928, je rentrai à Cobourg où m'attendait une lettre de Sa Majesté datée du 6 juillet. Il écrivait :

« J'ai reçu les lettres envoyées pendant votre voyage. J'espère que vous êtes maintenant bien rentré à Cobourg. Je désire que, dès que vous en aurez fini avec le courrier qui vous attend sur votre bureau, vous vous présentiez ici pour y rester temporairement. Il faut que je vous voie. Les circonstances ont changé rapidement. Il y a des possibilités qui exigent qu'on prenne des décisions et entreprenne des actions. Je n'ai aucune nouvelle du général B.. Je sais qu'il était en voyage mais je ne suis pas au courant des résultats.

Prévenez-moi quand vous pourrez venir et je vous dirai alors ce qui sera commode pour nous. J'espère que votre expédition balkanique ne vous a pas trop fatigué.

Avec mes sentiments cordiaux. Kirill ».

La lettre disait clairement que je devais me hâter. Je répondis immédiatement à Sa Majesté et, après avoir reçu ses instructions, je quittai Cobourg le 25. Je passai une journée à Paris pour collecter des renseignements et arrivai à Saint-Briac le 27. Leurs Majestés m'accueillirent aimablement. Je fis un rapport détaillé de mes impressions et de tout ce que j'avais vu ou entendu. Je suggérai également les actions que j'estimais indispensable d'entreprendre. Le remplacement de Ter Mateuzov fut décidé. Sa Majesté ne l'avait jamais pris au sérieux, ne le tolérant que sur l'insistance de Biskoupsky.

Toute la Famille était réunie à Saint-Briac, y compris Maria Kirillovna et son mari. On me loua une chambre dans le voisinage de la villa, en face de l'école catholique. Je prenais mes repas à la villa.

Profitant de leurs vacances, un assez grand nombre de gens rendaient habituellement visite à Saint-Briac pendant l'été. Ils voulaient tous être présentés à Leurs Majestés et il fallait que j'effectue des vérifications à leur sujet et organise les présentations, ce qui n'était pas si facile. Leurs Majestés étaient souvent occupés et ils n'aimaient pas changer leur emploi du temps.

Pendant les premiers jours de mon séjour à Saint-Briac, le capitaine de cavalerie L.M. Tolstoï-Miloslavsky arriva. Il représentait l'Organisation de la Jeunesse. Notre Représentant à Londres, le juriste N.N. Gren, arriva aussi, de même que le colonel K.P. Grevs et plusieurs autres personnes. Nous eûmes aussi la visite du colonel Fechtner. Il faisait maintenant partie de la suite de l'archiduc Albrecht. L'archiduc l'avait chargé de demander quand pourrait être organisée une rencontre avec Leurs Majestés. Ils répondirent que l'archiduc était le bienvenu et qu'ils seraient contents de le recevoir à n'importe quel moment. Cette rencontre n'eut jamais lieu, comme je l'ai dit. Apparemment, lorsque ceux qui désiraient ce mariage faisaient pression sur lui, l'archiduc se décidait à faire une démarche, pour aussitôt tout remettre à plus tard.

Parmi les événements notables de cette période, il y eut l'apparition d'imposteurs, hommes et femmes prétendant appartenir à la Famille de l'Empereur assassiné Nicolas Alexandrovitch. J'ai déjà cité Chantzkovsky-Tchaïkovsky qui avait fait une forte impression non seulement sur des Russes mais aussi sur des étrangers. Elle avait en particulier été l'objet d'une grande attention de la part de la presse allemande. Voici maintenant le détail de cet épisode :

Elle parut sur la scène à Berlin en 1926 ou 1927. Dans les journaux, on put lire qu'une certaine Chantzkovsky était apparue prétendant être Anastasia Nicolaevna, fille de Nicolas II. D'où elle venait ? Ce n'était pas clair. Ceux qui la rencontraient disaient qu'Anastasia Nicolaevna avait été sauvée par un soldat de l'Armée rouge. Cet homme avait fait partie des soldats chargés de garder l'empereur avant qu'on fusille la Famille. Grâce à son aide, elle avait réussi à traverser la Russie pour atteindre la Pologne ou la Bessarabie. Plus vraisemblablement la Pologne, car elle apparut à Berlin. On expliqua aussi que la perte de sa famille avait été un choc si terrible qu'elle avait perdu l'esprit et avait même oublié le russe et ne parlait maintenant que le polonais et l'allemand. Ce détail était particulièrement surprenant, car la vraie Anastasia Nicolaevna ne parlait ni polonais ni allemand, détail dont ceux qui la connaissaient bien étaient au courant. Cependant, ceux qui se faisaient les champions de la cause de la Chantzkovsky soutenaient que, selon les psychiatres, un tel phénomène était tout à fait possible. Le terrible choc nerveux lui avait fait perdre l'usage de la parole et, quand elle le retrouva, elle était dans des régions où l'on ne parlait que le polonais et l'allemand, si bien qu'elle apprit ces langues. Quand on sut sa présence à Berlin, plusieurs émigrés connus, naguère proches de la cour, lui rendirent visite et, comme elle était encore dérangée mentalement, ils la placèrent dans une maison de santé avec l'espoir qu'elle guérirait rapidement et que toute l'affaire serait éclaircie. Le temps passa, apportant

peu de signes d'amélioration dans son état. Ceux qui avaient connu Anastasia Nicolaevna autrefois essayèrent de parler avec la Chantzkovsky mais ils hésitaient à tirer des conclusions définitives. Leur impression première, néanmoins, ne les poussaient pas à soutenir ses prétentions. Son souvenir sporadique des détails de la vie de la Famille impériale, dont normalement aucun étranger n'était au courant, était présenté comme une preuve de son identité. De plus, quand on lui posait des questions sur les membres de la Famille impériale en mentionnant leur nom complet, elle ne comprenait pas, mais lorsque les mêmes personnes étaient appelées par leur diminutifs, elle réagissait immédiatement et comprenait de qui il s'agissait. Physiquement, elle ne ressemblait pas à la grande duchesse, mais plusieurs personnes parmi celles qui la rencontrèrent essayèrent d'expliquer qu'il y avait une certaine similitude entre les traits de son visage et celui d'Anastasia Nicolaevna. Mais ils ajoutaient toujours : « N'oubliez pas qu'en dix ans, la grande duchesse a dû changer considérablement. »

Toutes ces « preuves » étaient ténues. En réalité, il était possible que, profitant de la folie de la Chantzkovsky, quelqu'un lui eût suggéré certains renseignements sur la Famille impériale. Ces détails auraient ensuite été pris par son esprit malade pour la réalité. Ils pouvaient avoir été obtenus de diverses manières, de livres de souvenirs, de la correspondance échangée par l'Empereur et l'Impératrice, des confidences de serviteurs de la cour...

Kirill Vladimirovitch et Victoria Feodorovna considéraient que, sans aucun doute possible, la prétention de la Chantzkovsky était une imposture. L'assassinat de la famille impériale leur avait été décrit dans ses moindres détails, avec preuves à l'appui, par l'enquêteur Sokolov, et ce compte-rendu excluait toute possibilité que quelqu'un eût pu être sauvé.

La grande-duchesse Olga Alexandrovna, d'Anastasia Nicolaevna, qui avait toujours été très proche des grandes-duchesses, se rendit spécialement de Copenhague à Berlin pour rencontrer la Chantzkovsky. La rencontre eut lieu et la conversation fut interminable, à supposer qu'on pût parler de conversation à propos de cette femme dérangée. En tout cas, après la rencontre, la grande-duchesse affirma qu'elle était certaine, sans le moindre doute possible, que la Chantzkovsky n'était pas Anastasia Nicolaevna, en dépit de ce que les autres pouvaient dire. La Chantzkovsky reçut aussi la visite de certains membres de la Maison de Hesse-Darmstadt et ceux-ci, à leur tour, refusèrent catégoriquement de reconnaître en elle Anastasia Nicolaevna.

Puis, soudain, le grand-duc André Vladimirovitch déclara dans sa lettre au duc de Leuchtenberg qu'il « admettait l'idée » que la Chantzkovsky pût être Anastasia Nicolaevna, sauvée d'une façon quelconque. Le grand-duc fit cette déclaration sans avoir vu la Chantzkovsky.

Deux brochures furent publiées à propos de l'apparition de la Chantzkovsky. L'une se proposait de prouver que ce n'était pas une imposture, l'autre que c'en était une. La première fut éditée avec le consentement du duc de Leuchtenberg qui croyait en cette femme, et la seconde, par l'ancien procureur K.N. Savitch, qui vivait à Berlin et observait la Chantzkovsky. La brochure de Savitch était très convaincante.

Mais si c'était une imposture, qui était en réalité la Chantzkovsky ? Personne n'avait la réponse. Mais elle avait en sa possession un document selon lequel elle était la femme d'un certain « Tchaïkovsky ». C'est pour cette raison qu'on l'appelait « Tchaïkovsky-Chantzkovsky ».

Après avoir été autorisée à quitter la maison de santé, elle vivait dans la misère. Il y avait des gens qui avaient pitié d'elle et qui l'aidaient. Finalement, Madame Leeds, une Américaine, s'intéressa à elle. Madame Leeds était américaine seulement par son mariage, car en réalité, elle était Xenia Gueorguievna, fille du grand-duc Gueorgui Mikhaïlovitch. Elle avait épousé un riche Américain.

Madame Leeds prétendait que s'il y avait la moindre possibilité que la Chantzkovsky fût Anastasia Nicolaevna, il fallait lui prêter assistance et l'aider à guérir. Xenia Gueorguievna

l'emmena par conséquent aux Etats-Unis et la plaça dans une maison de santé puis elle la prit chez elle. La Chantzkovsky y vécut plusieurs années qui permirent à Xenia Gueorguievna d'arriver à la conclusion que c'était une folle et une simulatrice. Comme la femme n'était pas américaine, elle dut rentrer en Europe.

Ensuite un long article parut dans la revue allemande « Tagesrundschau » déclarant qu'il existait des raisons sérieuses de croire que la Chantzkovsky n'était pas une menteuse et qu'elle était en instance de procès. La Chantzkovsky était la plaignante et l'accusé était la Maison de Hesse-Darmstadt. La femme réclamait la part d'héritage qui revenait à sa mère décédée l'Impératrice Alexandra Feodorovna. Pour donner suite à sa réclamation, il fallait qu'elle fût reconnue par la cour comme Anastasia Nicolaevna. Ses avocats furent incapables d'apporter la preuve nécessaire si bien que la cour rejeta sa demande. Elle intenta encore un ou deux autres procès, sans résultat.

A la Chancellerie, arrivèrent plusieurs fois des renseignements selon lesquels le Tsarevitch Alexis Nicolaevitch était vivant et se cachait au Tibet. Des rumeurs de ce genre allaient et venaient, mais, dans les années 1936-37, à Paris, apparut un homme qui racontait qu'il était envoyé par le Tsarevitch qui se cachait au Tibet. Il demanda à être reçu par le grand-duc André Vladimirovitch. Celui-ci accepta. L'homme ne lui donna pas l'impression qu'il fallait le prendre au sérieux. Selon lui, Alexis Nicolaevitch avait décidé de quitter le Tibet pour aller d'abord en Iran, puis en Europe. Il avait donné l'ordre à son envoyé d'organiser sa visite à Paris. Il lui fallait prendre contact avec des parents, en particulier avec le grand-duc Kirill Vladimirovitch. Pour ce faire, l'envoyé pria André Vladimirovitch de lui obtenir la permission de se présenter à Sa Majesté. En même temps, il montra une déclaration écrite par une plume plutôt illettrée dans laquelle l'« Héritier présomptif » proclamait qu'il approuvait tout ce qui avait été fait jusque-là par le grand-duc Kirill Vladimirovitch ; il priait ce dernier de continuer à agir de même. Ils pourraient se rencontrer plus tard à Paris pour discuter des actions à entreprendre ultérieurement.

A Paris, certaines personnes accordèrent foi immédiatement à l'« Héritier présomptif » et à son envoyé. Ils n'étaient pas troublés par le fait que l'envoyé, comme la déclaration qu'il apportait, était fruste. Ils expliquaient que l'« Héritier présomptif » se cachait au Tibet depuis quinze ou seize ans et qu'il vivait dans des conditions primitives qui l'avaient empêché de recevoir l'éducation nécessaire.

André Vladimirovitch transmit le document à Sa Majesté en lui conseillant de m'envoyer à Paris discuter avec l'envoyé. Il exprima l'opinion qu'il était important, afin d'éviter les critiques, que Sa Majesté n'agisse qu'après avoir reçu des renseignements sur le sauvetage possible de l'« Héritier présomptif ». Sa Majesté me montra la lettre du grand-duc lorsque je vins le trouver avec le rapport. Il était irrité et me dit : « Lisez la lettre de mon frère. Il semble qu'il se soit encore laissé abuser par un imposteur. Quoi qu'il en soit, il a raison de dire qu'il serait sage de mettre un point final à cette histoire. Allez donc à Paris et voyez ce monsieur. »

Je partis donc. Le grand-duc André Vladimirovitch prit contact avec l'envoyé et un rendez-vous fut fixé. A notre stupéfaction, un autre homme intervint pour expliquer que l'« envoyé principal » avait été forcé de quitter Paris pour une affaire importante pour l'« Héritier présomptif » et qu'il ne pouvait pas dire quand il serait de retour. Cependant, l'« envoyé » avait donné pouvoir à ce deuxième homme de parler à sa place pendant son absence, si cela était nécessaire. L'« envoyé de l'envoyé » tenta immédiatement de nous convaincre que l'« Héritier présomptif », alors au Tibet, était vraiment Alexis Nicolaevitch et que les faits présentés par l'enquêteur Sokolov étaient inexacts. Je lui dit que le fait de nier l'exactitude des résultats matériels des investigations de Sokolov n'était pas suffisant et qu'il devait nous fournir des preuves tangibles... J'étais fermement convaincu que c'était simplement une ruse pour nous extorquer de l'argent. Après notre rencontre, pour des raisons évidentes, les « envoyés » disparurent et nous n'entendîmes plus parler de leurs revendications.

La plus grande agitation dans les cercles émigrés de Yougoslavie, d'Allemagne et de France fut causée par l'apparition prétendue du secrétaire du grand-duc Michel Alexandrovitch. Le nom de ce secrétaire était Johnson, mais on ne savait pas où il se trouvait. La nouvelle venait d'Alexis Bekhteev qui vivait à Novi Sad en Yougoslavie. A un certain moment, Bekhteev avait été le rédacteur en chef du journal monarchiste légitimiste « Foi et Fidélité ». Il annonça qu'il avait reçu une lettre de Johnson qui avait été acheminée par une filière secrète. Il lui était demandé de faire envoyer un émissaire de confiance qui transmettrait des instructions importantes du grand-duc Michel Alexandrovitch. Craignant d'être arrêté par les Bocheviks, le grand-duc et Johnson étaient restés cachés. La raison pour laquelle Johnson avait choisi Bekhteev comme correspondant n'était pas claire. Alexis Bekhteev et son frère Serge expliquèrent que Johnson voulait choisir quelqu'un de loyal, mais pas trop connu. Bekhteev avait été choisi parce qu'il avait la réputation d'être un monarchiste sincère et un idéaliste. Bekhteev montra la lettre de Johnson à des amis proches, ainsi que deux ou trois télégrammes lui demandant d'envoyer rapidement une personne de confiance. Personne ne connaissait l'écriture de Johnson, si bien que, naturellement, personne ne pouvait juger de l'authenticité de la lettre, sans parler des télégrammes, mais, parce que la réputation des Bekhteev était irréprochable, tout le monde les crut. D'autre part, pourquoi les frères Bekhteev auraient-ils inventé cette histoire et semé la confusion dans les esprits ? Certaines personnes se demandèrent pourquoi Johnson avait préféré prendre contact avec Bekhteev plutôt qu'avec la femme de Michel Alexandrovitch, la princesse Brassov, ou avec son fils. A ces questions embarrassantes, Bekhteev répondait que ce type de contact avait été choisi pour des raisons de sécurité et que le moment venu, le contact serait établi avec la princesse.

Pour maintenir l'attention éveillée, les journaux de Bekgrade publiaient de temps en temps des déclarations de ce genre : « Nous avons été informés qu'Alexis Bekhteev a reçu un nouveau télégramme du Secrétaire Johnson » ou bien « Alexis Bekhteev nous informe qu'il se pourrait que Monsieur Johnson vienne bientôt en Europe »...

Puis Bekhteev entra en correspondance à ce sujet avec Schabelsky et Taboritzky. Les deux hommes avaient la réputation d'être de fanatiques monarchistes. Comme je l'ai déjà écrit, en essayant d'assassiner Milioukov en 1921, ils avaient tué par erreur Nabokov. Ils avaient été récemment libérés de prison après avoir purgé leur peine. Bekhteev choisit de les envoyer comme messagers à Johnson et Michel Alexandrovitch, qui, d'après lui, se trouvaient en Sibérie. On ne s'expliquait pas pourquoi il avait choisi deux hommes qu'il ne connaissait pas, mais il affirmait que c'étaient les hommes qu'il fallait parce que la mission était dangereuse. Schabelsky et Taboritzky furent flattés et ils acceptèrent avec empressement de faire le voyage. Ils étaient prêts à courir tous les risques pour voir le grand-duc Michel Alexandrovitch sous les ordres duquel ils avaient servi dans la « Division sauvage ».

Lorsque Bekhteev reçut leur accord, il leur annonça qu'il venait à Berlin pour les rencontrer et discuter de la mise au point définitive de l'expédition. Il arriva en compagnie d'une femme d'allure suspecte qui se mêlait de tout. En réponse aux questions de Schabelsky et de Taboritzky qui étaient intrigués, Bekhteev expliqua que cette femme était une de ses associés très proches et qu'elle l'aidait toujours. Bekhteev montra aux deux hommes les « lettres et télégrammes » de Johnson. Comme ils étaient naïfs, cette « correspondance », dirent-ils à Biskoupsky, leur fit une « impression irrésistible » et ils accordèrent une totale confiance à Bekhteev. Ce dernier leur donna de l'argent et ils commencèrent à se préparer pour l'expédition. La partie la plus importante du voyage s'effectuerait à pied à travers la Russie. Bekhteev les présenta à deux Russes qui devaient les accompagner jusqu'à la frontière russe où d'autres guides prendraient le relais. Ces deux hommes produisirent une impression désagréable sur Schabelsky et Taboritzky qui s'étonnaient de la présence autour de Bekhteev de tant de gens dont il n'avait jamais été question auparavant. On leur dit que la première partie du voyage s'effectuerait par mer. Ils embarqueraient dans l'un des ports allemands et seraient conduits au large de la côte russe

où ils seraient débarqués. Tout cela paraissait logique. Finalement Bekhteev leur annonça que tous les préparatifs étaient terminés et que, tôt le lendemain matin, ils devaient être prêts et rejoindre les deux Russes à un endroit déterminé. Au lieu de cela, le lendemain, ils furent interrogés par la police au sujet de Bekhteev et, en particulier, de la femme et des deux hommes qui étaient avec lui. Il s'avéra que ces gens étaient tous suivis par la police et qu'ils avaient été arrêtés comme agents soviétiques. Bekhteev lui-même réussit à disparaître. La police informa Schabelsky et Taboritzky qu'ils devaient être enlevés et conduits en URSS.

Ainsi, tout le « canular Johnson » devenait clair – les agents soviétiques se préparaient à kidnapper Schabelsky et Taboritzky, en utilisant la même méthode que dans le cas de Koutepov. Pourquoi les deux hommes avaient-ils été choisis ? Eux-mêmes ne le comprenaient pas. Ce qui était le plus incompréhensible, c'était comment Bekhteev avait pu jouer un tel rôle et être pris pour un agent soviétique. Plus tard, il expliqua que la femme était entrée en scène et l'avait séduit si bien qu'il tomba amoureux d'elle et fut réduit au rôle d'instrument. Même si cela était vrai, la défense de Bekhteev était bien faible.

Il n'y eut pas d'imposteur prétendant être l'empereur Nicolas II. Un jour, je reçus une lettre du Mont Athos me disant qu'un vagabond avait fait son apparition dans l'un des petits monastères. Personne au Mont Athos ne savait qui il était ni d'où il venait. Il disparut aussi soudainement qu'il était venu. Quelques-uns des moines trouvèrent qu'il avait une certaine ressemblance avec l'empereur assassiné. Le vagabond lui-même ne prétendit jamais être le Tsar et il n'aborda pas ce sujet. Cette anecdote doit plus à la naïveté des moines du Mont Athos qu'au comportement d'un imposteur.

Plusieurs femmes prétendirent être la grande-duchesse Tatiana Nicolaevna. Elles adoptèrent le nom de Tatiana apparemment parce que celle-ci était la plus populaire des grandes-duchesses. Elles firent leur apparition en Volhynie ou en Bessarabie. Elles ne réussirent pas trop longtemps à tromper les paysans et à leur extorquer des avantages. Les rumeurs qu'elles avaient fait naître se turent rapidement.

Le 13 septembre 1928, Sa Majesté m'envoya à Paris rencontrer l'ingénieur I.I. Makhonine. Plusieurs années auparavant, cet homme avait été une étoile qui était montée très haut dans le ciel de l'émigration russe de Paris. Il avait inventé un procédé pour le raffinage du pétrole, procédé qu'il avait vendu au gouvernement français. La vente en elle-même était un exploit remarquable, car il était non seulement étranger mais, qui plus est, émigré russe. Il réussit néanmoins à conclure un marché qui lui rapporta d'énormes sommes d'argent. D'ingénieur complètement inconnu qu'il était, il devint « Monsieur de Makhonine », homme d'affaires réputé dans les cercles d'affaires parisiens. Il acheta une belle résidence privée dans le meilleur quartier de Paris, il eut une voiture avec chauffeur, des valets, un cuisinier...

Soit parce qu'il était snob, soit parce que c'était un monarchiste sincère, Makhonine était attiré par les membres de la Famille impériale et il essayait de leur être utile. Il avait aidé, par exemple, la femme du grand-duc André Vladimirovitch à ouvrir une école de ballet qui était florissante et qui devint la principale source de revenus de la famille. André Vladimirovitch présenta Makhonine à Sa Majesté. Makhonine demanda la permission d'exposer son projet pour se procurer des fonds pour le travail politique. Il projetait d'obtenir la participation de l'organisation quasi-gouvernementale « France-Orient » à des recherches pétrolières en Russie, lorsque la monarchie y serait rétablie. La tâche immédiate de l'organisation serait de rassembler des fonds qui serviraient à la restauration future de la monarchie.

Depuis le commencement du Mouvement légitimiste, Leurs Majestés et leurs proches collaborateurs s'efforçaient de trouver des fonds pour atteindre leur objectif, mais jusque-là, sans succès. En règle générale, l'absence de soutien financier est l'obstacle majeur pour tout mouvement politique. Même la promotion des idées politiques les plus réalistes nécessite des sommes substantielles que, seuls, peuvent fournir des hommes d'affaires qui estiment que les chances de succès justifient leur investissement. Dans les débuts d'un

mouvement politique, il est très difficile de convaincre des financiers que le pronostic est favorable malgré les risques. Cela est vrai en particulier des financiers étrangers lorsque la lutte pour le pouvoir doit être orchestrée à partir de l'extérieur du pays. Sa Majesté était ainsi obligé de prendre en considération toutes sortes de propositions dans sa recherche de financement. Il considérait que la proposition de Makhonine était raisonnablement réaliste devant l'hostilité des Français et la méfiance du gouvernement soviétique. Sa Majesté Victoria Feodorovna était néanmoins certaine que soit les Français mettraient des conditions inacceptables, soit l'affaire n'aboutirait à rien. Malheureusement, l'avenir devait lui donner raison. Gagner les membres de la Ligue « France-Orient » à notre cause serait une tâche longue et difficile qui exigeait que fût expliquée dans les détails la signification de l'accord conclu avec Sa Majesté. Makhonine accepta de porter le fardeau principal de cette tâche, car il connaissait bien les membres de la Ligue, mais il était totalement ignorant du contenu du programme politique de Sa Majesté, des activités de ce dernier et des événements qui se déroulaient alors en URSS. Il fut donc décidé que j'irais à Paris pour le mettre au courant de ces questions.

C'est ainsi que j'allai de nouveau à Paris.

Comme Makhonine était occupé pendant les heures de travail et qu'il aimait sortir le soir, nous nous rencontrons pour les repas. J'étais invité pour le déjeuner et le dîner. L'impression produite par Makhonine était favorable, mais son défaut, c'était sa loquacité. Il adorait s'entendre parler et détestait écouter. Comme c'est habituellement le cas, ses succès financiers l'avaient convaincu qu'il était compétent dans tous les domaines de la pensée humaine. Il adorait son rôle de protecteur et de philanthrope, mais il prenait bien soin de préciser dans quelles conditions. Il croyait que tout homme peut réussir matériellement à force de persévérance et de connaissances. Il était prêt à aider ceux qui partageaient sa conviction afin de leur offrir une chance d'avancer. A ses yeux, donner de l'argent à ceux qui ne faisaient rien était mauvais même pour ceux qui le recevaient, agir ainsi lui déplaisait. J'étais d'accord avec lui, mais non sans réserves. Il adorait discuter de la question des dons en argent. On ne pouvait l'interrompre, sinon par l'usage de la force physique. Notre première rencontre dura presque quatre heures, du déjeuner au dîner. J'étais si épuisé que je dus annuler mes autres rendez-vous. Jamais nous ne pûmes aborder la question de notre structure politique. Au cours de ce voyage-là, je le rencontrai encore deux fois, mais nous progressions très lentement. Chaque fois que je réussissais à ramener la conversation à notre thème principal, il n'écoutait pas ce que j'avais à dire, mais il voulait m'apprendre comment il fallait, selon lui, résoudre le problème considéré.

La question de « France-Orient » avançait. Au cours de notre dernière rencontre, Makhonine me chargea de prier Sa Majesté d'être à Paris le 8 octobre pour rencontrer le président et les membres de la Ligue afin d'entamer les négociations. Je retournai à Saint-Briac le 1^{er} octobre et passai quelques jours avec Sa Majesté. Puis nous nous mîmes en route pour Paris. Sa Majesté Victoria Feodorovna appréhendait cette rencontre avec les Français et mit en garde son mari, elle lui conseilla d'être très prudent s'il faisait des promesses. Sa Majesté Kirill Vladimirovitch avait conscience qu'il devait être sur ses gardes, car on ne pouvait compter sur la discrétion des membres de la Ligue.

Le 8 octobre 1928, à 6 heures 55 de l'après-midi, notre train arriva à la gare Montparnasse. Comme nous le pressentions, plusieurs membres de la Ligue, en particulier le vice-président Abdan-Boisson, et Makhonine, nous attendaient à la gare. Makhonine présenta tout le monde à Sa Majesté. Les membres de la Ligue étaient des financiers importants et des représentants du gouvernement. Après un court entretien, Sa Majesté prit congé et, avec Makhonine et moi-même, alla à l'hôtel du Rhin dans la voiture de Makhonine. Il fut accueilli à l'hôtel par le grand-duc André Vladimirovitch et le colonel Grevs. qui avait un autre rendez-vous urgent, si bien que Sa Majesté le libéra le premier. Nous eûmes alors une discussion avec le grand-duc André Vladimirovitch et Makhonine au sujet de la réunion du lendemain avec les membres de « France-Orient ». A 9 heures, nous allâmes finalement dîner au restaurant Saint-Honoré dans la même rue que l'hôtel. Nous étions tous d'humeur

euphorique. Si je me souviens bien, nous mangeâmes des huîtres. Sa Majesté nous raconta que son père lui avait appris qu'il fallait commander toujours un nombre d'huîtres impair, jamais pair ; je ne me rappelle pas pourquoi.

Le lendemain, il y eut un repas d'affaires chez Makhonine, auquel assistèrent les membres de la Ligue Lusser et Abdan-Boisson. Sa Majesté avait pour assistants André Vladimirovitch et son hôte Makhonine. Sa Majesté rentra à l'hôtel vers 5 heures de l'après-midi et laissa entendre que les négociations semblaient vouloir aboutir, mais difficilement

Le 15 août, une deuxième réunion se tint chez Makhonine, à laquelle assistèrent cette fois le président Lusser, Abdan-Boisson et plusieurs autres membres. Le président s'adressa à Sa Majesté en ces termes : « La Ligue s'efforce d'étendre l'influence de la France au Proche-Orient et serait prête à aider Sa Majesté à atteindre ses buts, c'est-à-dire la restauration de la monarchie, s'il promettait, maintenant, que lorsqu'il reprendrait le pouvoir, il accorderait à la France des droits d'exploitation dans certains territoires présentant de l'intérêt. » Les « territoires présentant de l'intérêt » étaient les régions riches en pétrole. Sa Majesté se montra intéressée par les propositions de la Ligue, ajoutant qu'il réservait sa réponse jusqu'à ce que un certain nombre de questions pertinentes fussent clarifiées. Il avait été entendu que toutes les discussions sur ce sujet ne seraient pas révélées à la presse. Cependant, dès la fin octobre, à notre retour de Copenhague, une lettre de notre Représentant de Paris, A.A. Bachmakoff, très troublé, nous informait que, dans le dernier numéro du Bulletin de la Ligue France-Orient, il était écrit que Sa Majesté avait rencontré les membres de la Ligue. Il était précisé qu'il avait affirmé qu'après avoir pris le pouvoir, il envisagerait, à certaines conditions, de céder à la France des territoires riches en pétrole, mais que les négociations ne s'étaient pas encore concrétisées. La nouvelle fut immédiatement reprise par les journaux russes « La Renaissance » et « Les Dernières nouvelles » dans des articles accusant Sa Majesté de « vendre les champs pétrolifères russes ». En toute hâte, je me rendis à Paris pour mettre les choses au point avec les journaux russes. En même temps, il fut demandé des éclaircissements au président de la Ligue : 1° pourquoi la presse avait-elle été informée alors qu'il avait été explicitement entendu que la question resterait confidentielle ? 2° Pourquoi la position de Sa Majesté avait-elle été aussi grossièrement déformée ? La réponse expliquait que le besoin de cette divulgation s'était fait sentir à mesure que l'affaire se développait. L'annonce de la nouvelle était nécessaire pour créer des conditions favorables pour l'octroi d'un prêt. Si Sa Majesté était opposée à cet accord, malheureusement, la Ligue ne pouvait rien pour lui.

De toute évidence, Sa Majesté ne pouvait accepter la divulgation prématurée d'une nouvelle qui devait causer un grand émoi et pousser les forces hostiles à se lancer dans des agissements destinés à empêcher la conclusion de l'accord – agissements qui prendraient pour prétexte la sauvegarde des intérêts de la Russie, mais qui auraient en réalité pour but de faire échouer le renforcement du Mouvement légitimiste au cas où les conditions du prêt seraient favorables.

Ainsi, une autre tentative faite pour trouver de l'argent pour la cause nationale russe avait avorté...

Alors que Sa Majesté était encore à Paris, on célébra son anniversaire le 13 octobre 1928. Comme on attendait un grand nombre de personnes, Sa Majesté annonça qu'il recevrait les personnes qui désiraient lui présenter leurs vœux de 5 à 7 dans le grand salon de l'hôtel. Quelque cent cinquante personnes vinrent le féliciter. Voici la liste des personnalités les plus importantes, ceci afin de permettre de juger qui, en ces années-là, était aux côtés de Sa Majesté :

le grand-duc André Vladimirovitch avec sa femme,
l'amiral Roussine avec sa femme,
Bachmakoff avec sa femme,
le prince et la princesse Mestchersky,
les soeurs Tomanovsky,
la princesse Yourievskaïa,

Madame Komstadius (dame d'honneur d'Elena Vladimirovna),
le général Lokhvitsky et sa femme,
le général Alyantchikov avec sa femme,
le général Diakonov,
le général Chilling,
le colonel Kozlianinov,
le général Chevitch avec sa femme,
l'amiral Boutakov, le capitaine Chtcheglov,
le chambellan Miatlev,
les sénateurs Bentkovsky et Vouitch,
le général Chipov avec sa femme,
P. Kroupensky avec sa femme,
Les capitaines Dmitriev et Roudensky
Et d'autres.

La réception fut très animée et suivie d'un grand dîner d'anniversaire organisé par André Vladimirovitch et Makhonine.

Ce même soir, tous les journaux annoncèrent la mort de l'Impératrice douairière Maria Feodorovna. Sa Majesté téléphona immédiatement à sa femme et ils décidèrent que Kirill Vladimirovitch assisterait aux funérailles. Sa Majesté envoya un télégramme au roi de Danemark Christian X pour le mettre au courant de sa décision. Je me rendis aux consulats danois et allemand pour demander des visas.

Le 16 octobre 1928, nous sommes partis par Liège, Cologne, Hambourg, Lübeck, Warnemunde, Gesa. Dans le même train que nous, il y avait le grand-duc Alexandre Mikhaïlovitch et son fils Nikita Alexandrovitch, ainsi que l'ancien ministre et président du Gouvernement impérial, A.F. Trepov, maintenant la plus haute autorité dans les rangs des monarchistes partisans du grand-duc Nicolas Nicolaevitch. A cause de sa santé, celui-ci ne pouvait pas venir. Alexandre Mikhaïlovitch et Nikita Alexandrovitch passèrent beaucoup de temps dans notre compartiment à parler avec Kirill Vladimirovitch. Alexandre Mikhaïlovitch ne cessait de bavarder, mais il était intéressant. Son fils était taciturne. Trepov vint lui aussi rendre visite à Sa Majesté, mais comme il s'adressait exprès à ce dernier en l'appelant « Altesse », Sa Majesté était peu disposé à parler avec lui.

Nous arrivâmes à Hambourg le 17 octobre à 6 heures du matin. Notre correspondance étant à 9 heures, nous avons trois heures d'attente. Pour passer le temps, nous nous sommes promenés à travers les halls de la gare, entièrement déserts à cette heure matinale. Le train de Warnemunde partit à 8 heures 45. A 12 heures 45, nos wagons étaient chargés sur un ferry à vapeur qui faisait la traversée. Il y avait à bord un bon restaurant, si bien que Kirill Vladimirovitch invita Alexandre Mikhaïlovitch et Nikita Alexandrovitch à déjeuner. Nous passâmes des moments agréables à écouter les anecdotes d'Alexandre Mikhaïlovitch sur la vie de l'Impératrice douairière à Copenhague. Il nous dit aussi que sa femme, la grande-duchesse Xenia Alexandrovna, projetait de s'installer de façon permanente à Londres et que les choses étaient en train de s'organiser avec l'aide du roi d'Angleterre. Comme il ne connaissait pas Copenhague, Kirill Vladimirovitch demanda à Alexandre Mikhaïlovitch de lui recommander un hôtel. Alexandre Mikhaïlovitch dit qu'il allait directement à la Villa Hvidor où vivaient l'Impératrice et sa famille... Il dit qu'il regrettait de ne pouvoir offrir l'hospitalité à Kirill Vladimirovitch et lui recommanda le meilleur hôtel de Copenhague.

A 7 heures 05, le train arriva à la gare centrale de Copenhague. Comme Sa Majesté descendait sur le quai, on entendit une voix forte qui demandait en allemand : « Où est le grand-duc Kirill Vladimirovitch ? » Quand Sa Majesté se retourna, il reconnut le Prince héritier Frédéric qui lui souhaita joyeusement la bienvenue et lui transmit l'invitation du Roi qui lui demandait d'être son hôte. Nous traversâmes les salles de la gare réservées à l'accueil des personnalités et nous nous dirigeâmes vers la voiture portant les armes du Prince-héritier. Peu après, nous arrivâmes au palais d'Amalienborg.

Sa Majesté fut logée dans les appartements réservés aux membres des familles royales. On me donna une suite dans une aile destinée aux membres de la suite. A peine m'étais-je installé qu'on frappa à ma porte et un valet m'annonça solennellement : « Capitaine, le Roi vous invite au dîner qui aura lieu à 8 heures. Le smoking est de rigueur. » Si flatteuse que fût l'invitation, elle me mettait dans l'embarras. Je n'avais pas pensé que, pendant les funérailles, je serais l'hôte du Roi et aurais besoin de tels vêtements. N'ayant qu'une demi-heure avant le dîner, je me précipitais chez Sa Majesté pour lui demander ce qu'il souhaitait que je fisse. Sa Majesté me conseilla de charger le valet de mettre le gentilhomme de la cour au courant de la situation ; il ne fallait pas qu'une place vide à la table du dîner soit la cause d'un embarras. Il était hors de question que j'assiste au dîner sans le vêtement qui convenait. Je dînai seul dans ma chambre ce soir-là, mais, le lendemain, je me procurai un smoking et un habit de soirée.

Parmi les autres hôtes du roi à l'occasion de ces funérailles, il y avait le roi de Norvège Haakon, le prince-héritier de Suède, le duc d'York, George, (le futur roi George VI d'Angleterre), ainsi que le frère de la reine, l'archiduc de Mecklenburg-Schwerin. A part l'archiduc, tous étaient accompagnés de leur aide-de-camp. Suivant l'exemple de nos supérieurs, nous échangeâmes tous nos cartes. Kirill Vladimirovitch, en tant que Chef de la Dynastie, était le seul membre de la Famille impériale de Russie à être l'hôte du roi.

Le lendemain matin, à 10 heures, notre Représentant au Danemark, le capitaine G.O. Gadd, se présenta à Sa Majesté. Puis Sa Majesté rendit visite à la Famille de l'Impératrice défunte à la Villa Hvidor située dans les environs proches de la ville. Kirill Vladimirovitch fut accueilli par les grandes-duchesse Xenia et Olga Alexandrovna (filles de l'Impératrice défunte) et par les maris de ces dernières, le grand-duc Alexandre Mikhaïlovitch et le colonel Koulikovsky.

La Villa Hvidor me plut beaucoup. Les pièces que je pus voir étaient remplies d'un mobilier confortable, de tables et d'étagères sur lesquelles étaient placés des portraits de famille et un bric-à-brac, certainement les souvenirs très chers de la défunte Impératrice Douaïrière. Cela me fit une forte impression de me trouver ainsi dans les pièces habitées si récemment par l'Impératrice. C'était une personne remarquable, d'une grande intelligence, d'un charme et d'un tact exceptionnels. Elle avait joué un rôle important et bénéfique dans les destinées de la Famille impériale et peut-être même dans celle de l'Empire de Russie durant les quarante dernières années de l'existence de celui-ci. Sans aucun doute, le rôle de Maria Feodorovna avait été positif aussi pendant la dernière période de la monarchie, ce qu'on ne peut pas dire de l'impératrice Alexandra Feodorovna. Elle comprenait très bien comment assumer son rôle de Tsarine russe. Bien qu'elle ne fût pas russe de naissance, elle saisit immédiatement la psychologie des Russes et conquit leur cœur. En évitant de se mêler de politique, elle évita de provoquer le mécontentement de quiconque. Ce fut une épouse et une mère parfaites. Par son adresse, elle aida l'empereur à unir la famille impériale qui croissait rapidement et détourna toutes les manifestations d'animosité. Malheureusement, involontairement, l'impératrice Alexandra, elle, contribua à la division de la Famille.

La princesse Dagmar de Danemark (c'était son nom avant de devenir russe orthodoxe) avait été initialement fiancée au tsarevitch le grand-duc Nicolas Alexandrovitch, fils aîné de l'empereur Alexandre II. Ils formaient un couple remarquablement beau et heureux, mais les fiançailles furent de courte durée. Le tsarevitch mourut de tuberculose pendant qu'il se soignait à Nice, alors qu'ils étaient encore fiancés. Son frère Alexandre Alexandrovitch, le futur empereur Alexandre III, devint Héritier du Trône de Russie. La princesse Dagmar fut profondément peinée par la perte de son fiancé. Ce fut là sa première tragédie personnelle. Elle fut bientôt fiancée à Alexandre Alexandrovitch. Le mariage n'était pas basé uniquement sur des considérations dynastiques, car Alexandre Alexandrovitch et Maria Feodorovna furent très amoureux jusqu'à la fin de leur mariage, qui, plutôt bref, ne dura que vingt ans.

Maria Feodorovna subit plusieurs tragédies dans sa vie : la mort de son fiancé, la mort de son second fils Georges, la mort de son mari Alexandre III, les années difficiles du règne de son fils, l'empereur Nicolas II, la mort tragique de toute sa famille, et la perte de son plus

jeune fils Michel Nicolaevitch. La princesse Dagmar supporta beaucoup de souffrances dès le moment où elle quitta son Danemark natal et la maison de ses parents, jeune et pleine d'espérance. Soixante ans plus tard, elle était revenue en fugitive, vieille dame de quatre-vingts ans écrasée par une douleur terrible et la mémoire pleine de souvenirs pénibles.

L'office religieux fut célébré à midi en l'église Saint Alexandre Nevsky où le cercueil avait été déposé. Le métropolitain Euloge officia. Tous les membres de la Dynastie étaient présents : Xenia et Olga Alexandrovna, Alexandre Mikhaïlovitch avec ses quatre fils, André, Nikita, Rostislav et Basile, Georges et Gabriel Constantinovitch. Plusieurs membres de la Famille royale de Danemark étaient aussi présents. Pendant l'office, Sa Majesté était accompagné du capitaine Gadd et de moi-même.

A 1 heure, Sa Majesté et moi-même fûmes invité par le roi et la reine, au château Sorgenfri. Au déjeuner assistaient le roi, la reine, le prince Héritier et les chambellans. Après le déjeuner, Sa Majesté fit une visite de courtoisie au prince danois Waldemar, au prince Georges de Grèce et à la princesse de Cumberland. Je l'accompagnai dans ces visites.

Une deuxième service funèbre eut lieu à 6 heures, auquel assistèrent ceux qui étaient présents le matin ainsi que le grand-duc Dmitri Pavlovitch et sa soeur, la grande-duchesse Maria Pavlovna, qui venaient d'arriver.

Après le service, Sa Majesté retourna au palais. Il venait de s'installer au salon et engageait une conversation avec moi lorsque le roi entra et lui remit les insignes de l'ordre dynastique royal danois de l'Eléphant blanc. Sa Majesté estima que c'était là un beau geste de la part du roi envers le Chef d'une dynastie non régnante. Heureux, il remercia le roi de sa gentillesse. Puis le roi me remit la croix d'officier de l'ordre danois de Daneborg, une des plus vieilles décorations d'Europe.

Comme un repas solennel était prévu pour 8 heures du soir, Sa Majesté se retira dans sa chambre pour se changer. Je suivis son exemple. Quelques minutes avant le dîner, je passai prendre Sa Majesté à sa chambre afin que nous nous rendions ensemble à la salle à manger. Là, je rencontrai le Duc d'York, Albert. Les deux hommes étaient plongés dans une discussion sur les décorations que leur avait suggérée la remise de la décoration danoise à Kirill Vladimirovitch. Lorsque Sa Majesté remarqua que je portais autour du cou l'ordre de Sainte-Anne de deuxième classe avec épées, il dit au duc : « Regardez ! mon adjoint porte l'ordre russe de Sainte-Anne. » Le duc s'approcha de moi pour examiner la décoration, la retournant entre les doigts et faisant des compliments pour le travail et la grâce du dessin. Ce n'était pas étonnant, car ma décoration n'était pas une croix standard donnée par le gouvernement, mais elle avait été faite spécialement par le bijoutier Fabergé mondialement célèbre.

Ce petit incident me donna la chance de voir de près le futur roi d'Angleterre George VI. Son attitude était moins majestueuse que celle de Kirill Vladimirovitch, mais il était sympathique et agréable. Personne n'imaginait alors que le duc d'York porterait bientôt la couronne britannique.

La conversation sur les décorations se poursuivit, puis nous montâmes pour attendre dans le vestibule l'arrivée du roi et de la reine. La table était ovale. Kirill Vladimirovitch prit place à la gauche de la Reine et le duc d'York à sa droite. Le roi Haakon de Norvège était assis à la droite du roi et le duc de Mecklenburg-Schwerin à sa gauche. Puis, par ordre de préséance, venaient l'oncle du roi, le prince Waldemar de Danemark, le Prince héritier Frédéric et son jeune frère Cnut. J'étais placé entre ces deux derniers. En face de moi était assis le chambellan. Je me sentis d'abord mal à l'aise, puis le Prince héritier engagea avec moi une conversation agréable et je fus plus détendu.

Soudain, J'entendis le roi qui prononçait mon nom et qui levait son verre pour boire à ma santé. Je ne m'attendais pas du tout à une telle attention et ne savais pas comment réagir. Le Prince héritier comprit mon embarras et me tira d'affaire en me murmurant : « Levez-vous, inclinez-vous et buvez une gorgée de votre verre », ce que je fis, et je me rassais en remerciant chaleureusement mon sauveur. Après le dîner, nous passâmes dans le salon adjacent pour fumer et boire. Puis le roi et la reine prirent congé et invitèrent Kirill

Vladimirovitch et le duc d'York à passer la soirée avec eux au château de Sorgenfri, où ils habitaient. Je retournai à ma chambre pour y trouver plusieurs Russes qui m'attendaient.

Le vendredi 19 octobre 1928, arriva le jour des funérailles de l'Impératrice douairière Maria Feodorovna. Vers 9 heures du matin, le colonel d'état-major danois Eric von Witt se présenta à Sa Majesté et se mit à son service. A 10 heures, Sa Majesté, que j'accompagnai avec le colonel von Witt, se rendit en voiture à l'église où devait se dérouler la première partie du service funèbre. En entrant dans l'église, Sa Majesté déposa une couronne sur le cercueil de la défunte Impératrice au nom de la Famille impériale de Russie. Tous les membres de la dynastie russe qui étaient présents, les membres de la dynastie néerlandaise, les Russes qui, d'une façon ou d'une autre, étaient liés avec l'Impératrice, et beaucoup de Hollandais, étaient rassemblés dans l'église, qui était pleine à craquer.

Le service funèbre, présidé par le métropolite Euloge, commença à 12 heures 30. A 1 heure, le maréchal de la cour royale, le baron Meyendorf, s'approcha de Kirill Vladimirovitch, en tant que Chef de la Dynastie russe, et lui annonça que la voiture du roi et de la reine arrivait. Sa Majesté sortit immédiatement sous le porche de l'église pour les accueillir.

Le service funèbre se termina à 2 heures. Le cercueil fut placé sur une prolonge d'artillerie. Tout le monde accompagna le cercueil à pied jusqu'à la gare. Le métropolite Euloge avait pris la tête du cortège funèbre avec le clergé et le chœur. A la gare, le cercueil fut placé dans un wagon spécial, des officiers montaient la garde. Tous ceux qui avaient assisté à l'office avaient des places assises dans le même train. J'étais placé dans le wagon réservé à l'escorte. Soudain, un officier de la marine danoise s'approcha de moi et me demanda si j'étais l'auteur du livre « Sur le Novik ». Quand je répondis par l'affirmative, il m'invita à me joindre à un groupe d'officiers de marine qui se trouvaient à l'autre bout du wagon. Je les rencontrai tous et ils me posèrent avec curiosité des questions sur la guerre dans la mer Baltique.

Au bout d'une heure, le train pénétra dans la gare de la petite ville de Roskilde, où se trouvaient les caveaux de la famille royale. Le cercueil fut descendu du wagon par les officiers du bataillon de la Garde et placé sur un corbillard. Tout le monde descendit des wagons et le cortège funèbre s'ébranla vers la vieille cathédrale luthérienne Domkirk. Les cuivres, en tête du cortège, jouaient des marches funèbres. Le service, célébré selon le rite luthérien, commença et dura quarante-cinq minutes. Puis le cercueil fut descendu dans le caveau royal. Quand le cercueil y reposa enfin, le roi s'adressa à Kirill Vladimirovitch en ces termes : « Vous pouvez être assuré que nous prendrons grand soin de la dépouille mortelle de votre Impératrice dans son pays natal, jusqu'à ce que vous puissiez l'emmener en Russie ». Sa Majesté exprima ses remerciements sincères au roi et à tous les Danois qui avaient réagi avec tant de sympathie à la douleur des Russes.

Après le service funèbre, Kirill Vladimirovitch, accompagné de von Witt et de moi-même, fut raccompagné au palais dans la voiture officielle de la cour. A 8 heures, eut lieu un banquet funèbre. Les membres de la Famille impériale de Russie, les Russes qui avaient fait partie de l'entourage de l'Impératrice, le métropolite Euloge, les membres des familles royales qui avaient assisté aux funérailles et, bien sûr, les membres de la Famille royale de Danemark étaient tous invités. Plus de deux cents personnes prirent part au banquet.

J'étais assis à côté du Père Supérieur de l'église locale Saint-Alexandre Nevsky, l'archiprêtre Kolitchev. J'étais content d'être assis près de lui, car il était depuis longtemps à Copenhague, ayant été nommé à ce poste avant la Révolution, et il était par conséquent bien informé sur les dernières années de l'Impératrice en exil. Le métropolite Euloge était assis presque en face de moi. Il faut noter que le métropolite Antoine voulait célébrer le service funèbre pour l'Impératrice douairière, en sa qualité de président du synode de Karlovtsy et de prêtre du rang le plus élevé en exil ayant connu personnellement l'Impératrice. Le métropolite Euloge le savait et il s'était dépêché d'arriver le premier à Copenhague. Le métropolite Antoine était à Berlin quand il apprit ce qu'avait fait Euloge. Il décida d'attendre à Berlin le départ du métropolite Euloge, car il considérait comme inadmissible d'officier avec un prêtre qui était sous le coup d'une interdiction du Synode. Il

arriva à Copenhague après le départ d'Euloge et célébra l'office à la cathédrale de Roskilde où se trouvait le cercueil de la défunte impératrice.

Le banquet de funérailles était une tradition des cours royales. De cette façon, le Roi qui recevait pouvait exprimer sa gratitude à ceux qui étaient venus assister aux funérailles et commémorer le défunt pendant le repas. Dans ce cas précis, le roi de Danemark, au nom de la Famille royale danoise et au nom de la Famille impériale russe, remercia tous ceux qui étaient venus partager leur peine.

Les funérailles solennelles de l'Impératrice douairière Maria Feodorovna furent la dernière et la plus grande réunion de famille à laquelle assistèrent presque tous les membres de la Dynastie impériale. Ce ne fut pas seulement un adieu à l'Impératrice défunte, mais aussi un adieu à la splendeur et à la grandeur de la maison impériale de Russie et à son équivalence avec les Maisons régnantes. Après cette grande réunion, la famille impériale de Russie ne participa plus jamais à des événements familiaux des autres dynasties régnantes.

Le lendemain matin, le 25 octobre 1928, Sa Majesté reçut la visite de l'ancien adjudant-général de la cavalerie Bezobrazov, qui était alors le président de l'Association de la garde, ainsi que la visite du colonel du régiment des Chevaliers-gardes, le baron Rosen.

A 11 heures, Kirill Vladimirovitch, que j'accompagnai, se rendit en voiture à la Villa Hvidor pour prendre congé des grandes-duchesses Xenia et Olga Alexandrovna. Il leur parla longuement en tête à tête. Il était toujours peiné par le fait que, dans une lettre au grand-duc Nicolas Nicolaevitch, l'Impératrice avait écrit que la prise du titre impérial par Kirill Vladimirovitch lui avait laissé un « arrière-goût amer ». Sa Majesté saisit cette occasion pour essayer de savoir si l'Impératrice avait vraiment ressenti cette amertume quand il avait pris le titre impérial.

Comme on l'avait alors supposé, ce n'était pas l'Impératrice elle-même qui avait rédigé la lettre, car, à ce moment-là, elle était très faible et peu consciente de ce qui se passait autour d'elle. La lettre avait été rédigée et présentée à l'Impératrice pour qu'elle la signe par une personne de son entourage étroitement liée avec le grand-duc Nicolas Nicolaevitch. La grande-duchesse Xenia Alexandrovna affirma à Kirill Vladimirovitch que sa mère n'avait pas ressenti la moindre amertume à son égard. Au contraire, Xenia Alexandrovna raconta que l'Impératrice avait toujours parlé de lui avec sympathie et qu'elle pensait qu'il devait revendiquer ses droits au trône.

Cette mise au point rendit Kirill Vladimirovitch très heureux. Il regretta de n'être pas venu voir personnellement l'Impératrice au lieu de lui écrire une simple lettre. Dans une conversation en tête à tête avec elle, il eût été mieux à même d'expliquer les raisons qui le poussaient à prendre le titre impérial, il eût aussi connu directement l'opinion de l'Impératrice. A Cobourg, on avait envisagé la possibilité d'une telle visite mais, comme toute émotion excessive eût été préjudiciable à la santé de l'Impératrice et que tout ce qui rappelait son fils et son petit-fils lui était extrêmement pénible, on avait renoncé.

De la Villa Hvidor, nous allâmes au château d'Amalienborg où le roi avait invité Kirill Vladimirovitch à déjeuner. Ce fut un repas intéressant car le roi fit un tableau de la situation politique de son pays et expliqua comment il concevait le rôle d'un monarque dans un Etat constitutionnel démocratique moderne. Après le déjeuner, le roi emmena Kirill Vladimirovitch visiter des châteaux historiques. Libéré, je retournai à mes appartements.

Sa Majesté revint vers 5 heures et s'allongea pour se reposer. A 6 heures, arriva le grand-duc Dmitri Pavlovitch. Il annonça que, mis au courant de la mort imminente de Nicolas Nicolaevitch, le « célèbre » Conseil supérieur monarchique demandait à Dmitri Pavlovitch de prendre la tête du mouvement monarchique. A cette époque, le conseil était composé de A. Kroupensky, du prince Gortchakov, de Markov II, de Talberg, du prince Chirinsky-Chikhmatov, de Kepken et de plusieurs autres. En réponse à cette proposition, Dmitri Pavlovitch avait demandé : « Pourquoi me faites-vous cette offre ? Vous devriez savoir que si je prenais votre tête, vous seriez forcés de vous soumettre à Sa Majesté Kirill Vladimirovitch. » Mécontents de cette réponse, ils avaient laissé tomber la question. Dmitri

Pavlovitch en conclut qu'ils ne cherchaient pas seulement à l'avoir pour chef mais qu'ils avaient l'espoir de le persuader plus tard de contester les droits de Kirill Vladimirovitch à la succession au trône. Après la mort du grand-duc Nicolas Nicolaevitch, de leur propre initiative, ils exprimèrent leur « soumission » à Sa Majesté seulement pour essayer plus tard de prendre le devant de la scène avec leur propre prétendant au trône en la personne du prince Nikita Alexandrovitch.

A 7 heures 30, le Prince héritier Frédérick passa nous prendre et nous conduisit au château Sorgenfri pour le dîner d'adieu. En plus de la Famille royale de Danemark, il y avait là le roi de Norvège et l'archiduc de Mecklenburg-Schwerin. Sa Majesté et le roi de Norvège étaient assis près de la reine, l'archiduc et le prince près du roi. J'étais assis à côté de l'archiduc. Il y avait aussi le chambellan, l'officier de service du bataillon de la Garde et aide-de-camp du roi de Norvège.

Au commencement du repas, la conversation tourna autour de la Finlande. Sa Majesté raconta qu'il avait vécu dans ce pays pendant les années de la Révolution, puis pointant son doigt vers moi, il ajouta : « Mon aide-de-camp est né en Finlande et il connaît bien le pays. » Le roi se mit à me questionner sur la Finlande et à raconter son voyage récent ainsi que sa visite officielle à Helsingfors (Helsinki). C'était un grand admirateur de la Finlande, pays qui avait réussi avec tant d'héroïsme à défendre son indépendance contre les Rouges. Il aimait aussi la topographie du pays et tenait son peuple en haute estime. Il mentionna avec un sourire qu'au cours de la réception officielle donnée en son honneur, les femmes des officiels finlandais étaient si timides qu'elles ne lui parlaient pas. Quand il posait des questions, elles ne savaient quoi répondre. Le roi se laissa tellement emporter par son enthousiasme qu'il parla de la Finlande presque pendant tout le repas, en s'adressant surtout à moi, car j'étais le seul Finlandais présent.

Après le dîner, les membres des Familles royales prirent leur café à part. Leur suite, avec le chambellan qui devint notre hôte, passa une soirée agréable dans le salon voisin autour d'un excellent café accompagné de liqueurs et de cigares. Nous étions cinq. Le chambellan fut plein d'attentions pour moi, probablement parce que j'étais le seul véritable étranger et, peut-être, aussi parce que le Roi m'avait parlé pendant si longtemps.

A 11 heures, Sa Majesté prit congé. La Famille royale au complet l'accompagna jusqu'à l'escalier pour les derniers adieux, car nous partions tôt le lendemain matin.

J'étais triste de quitter Copenhague. Le roi avait reçu Sa Majesté avec une cordialité marquée et lui-même était un homme exceptionnellement agréable. C'était un monarque sage et plein d'expérience, le vrai dirigeant de son pays. J'étais ravi d'avoir eu l'occasion de faire sa connaissance.

Pendant la dernière partie de la visite, la colonie russe de Copenhague était venue signer le registre de Sa Majesté. Il faut dire que sa venue était passée pour beaucoup inaperçue. L'attention tardive qu'on lui accorda ne peut être attribuée qu'au fait que le roi l'avait traité comme le Chef de la Dynastie. Plusieurs membres éminents de la colonie vinrent même me trouver pour m'inviter chez eux, mais j'avais trop à faire pour rendre visite même à mes amis Gadd et Vilken.

Le lendemain matin à 9 heures 30, le prince Cnut vint chercher Sa Majesté pour le conduire à la gare. Ceux qui désiraient lui souhaiter bon voyage étaient rassemblés dans le salon d'honneur : l'ancien ambassadeur baron Meyendorf, le colonel danois von Witt, l'ancien attaché militaire le général Potosky, notre Représentant le capitaine Gadd, l'ancien secrétaire d'ambassade Paporigopoulo et le lieutenant O.V. Vilken. Une foule encore plus nombreuse attendait sur le quai pour le voir partir. Parmi ces gens, le contre-amiral Rimsky-Korsakov, le capitaine de frégate Tranze et d'autres. A 10 heures 10, le train quitta la gare. Lorsque nous fûmes seuls dans notre compartiment, Sa Majesté remarqua, non sans amertume : « Eh bien ! pendant quelques jours je me suis senti reconnu. Et maintenant, retrouvons l'état de quelqu'un qui n'a aucun droit. »

Nous prîmes pour le retour le même chemin qu'à l'aller. L'après-midi, le général Bezobrazov vint rendre visite à Sa Majesté dans son compartiment. Il resta longtemps,

expliquant avec empressement pourquoi la Garde impériale suivait le grand-duc Nicolas Nicolaevitch et non Sa Majesté Kirill Vladimirovitch. La raison en était élémentaire : Nicolas Nicolaevitch était l'ancien commandant en chef. Le 22 octobre 1928, nous arrivâmes à Paris après un voyage sans histoire. Sa Majesté y reçut André Vladimirovitch, Miatlev, Makhonine, Diakonov, Bachmakov ainsi que plusieurs autres personnes.

Le lendemain matin, Sa Majesté téléphona à l'ancien ambassadeur A.A. Savinsky (il s'adressait à l'expert en matière de protocole diplomatique), Il devait en effet faire des visites de courtoisie à Doumergue, le Président de la République, à Poincaré, Président du Conseil des ministres, et à Briand, le Ministre des Affaires étrangères pour les remercier des condoléances qu'ils avaient exprimées à la Famille impériale de Russie à l'occasion du décès de l'Impératrice douairière. Cela consista simplement à faire déposer des cartes de visite par Savinsky.

Nous rentrâmes à Saint-Briac le 24 octobre 1928. Sa Majesté fut accueilli avec joie par l'Impératrice et ses enfants. Sa Majesté Victoria Feodorovna fut ravie d'apprendre que le voyage à Copenhague s'était si bien passé. Je dus lui en faire un compte-rendu détaillé en présence de Sa Majesté Kirill Vladimirovitch.

Le lendemain, la sœur de Victoria Feodorovna, l'Infante Béatrice d'Espagne, arriva accompagnée de son fils, le prince Robert. Ils avaient l'intention de rester plusieurs jours. Le 28 octobre 1928, Sa Majesté me renvoya à Cobourg, mais auparavant, je devais faire un autre séjour très bref à Paris pour faire publier des « clarifications » supplémentaires dans les journaux russes au sujet de la nouvelle déjà mentionnée qui avait parue dans le bulletin de la Ligue « France-Orient ».

Comme je parlais, Sa Majesté me confirma que la Chancellerie serait transférée à Saint-Briac dès que la situation financière serait régularisée. Le 30 octobre, j'étais à Cobourg et serrai dans mes bras ma femme et mon fils dont j'étais séparé depuis cinq mois.

Durant l'année qui s'achevait, la situation politique intérieure en Russie n'avait apporté aucun changement en notre faveur. La seconde année du stalinisme avait commencé en 1927. Au cours de cette année-là, la lutte entre Staline et Trotsky s'était terminée par la victoire de Staline. Trotsky avait été banni au Turkestan puis chassé de Russie. Il s'établit au Mexique. Staline avait commencé à s'entourer d'hommes nouveaux qui étaient véritablement ses partisans. Le plus remarquable parmi les jeunes Bolcheviks de ce nouveau groupe était Kirov. Il était membre du Politburo et présidait aux destinées de Léninegrad. Les gens de Lénine étaient exécutés, bannis ou forcés de se cacher. Les révolutionnaires des premiers temps du léninisme, tels Kamenev, Zinoviev, Smirnov, Piatakov, Radek et Boukharine, furent exécutés...